

C843.52
L572n
1933

Michelle Le Normand

Le nom
dans le
Bronze

Éditions du Devoir
Montréal, 1933



Bibliothèque Nationale du Québec

Monsieur Maurice Hébert,

Cet essai de roman que je recom-
mande à son indulgence,

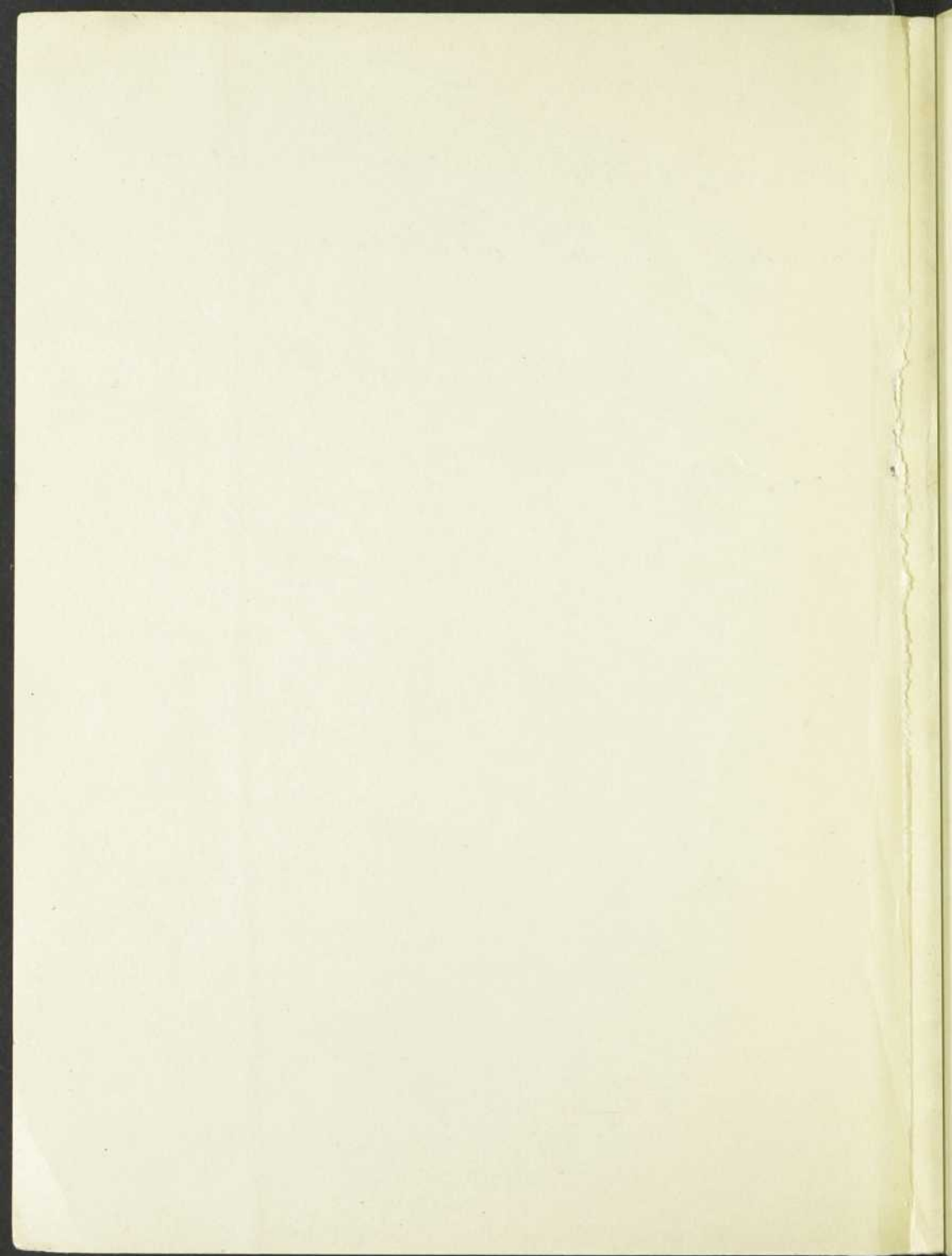
Michell Le Normand

Le 3 dec 1933

63 rue Mackay

Ottawa

Ont.



Le nom dans le Bronze

DU MEME AUTEUR

Autour de la maison.....	\$1.00
Couleur du temps.....	.75

de LEO PAUL DESROSIERS

Nord Sud, roman.....	\$1.00
----------------------	--------

Michelle Le Normand

Le nom
dans le
Bronze

Éditions du Devoir
Montréal, 1933

A faint, circular library stamp is visible in the lower right quadrant of the page. The text within the stamp is mostly illegible due to fading, but it appears to be a circular seal or stamp from a library or archival collection.

PS

9523

ES N66

1933

Sous le ciel lourd du soir trop chaud, toute la petite ville semble attendre.

A chaque extrémité du débarcadère, se balance une faible ampoule électrique et les promeneurs vont et viennent, de cette clarté pauvre à l'ombre, que le blanc des robes éclaire. Des enfants se penchent au-dessus du Richelieu qui coule tranquille, profond et noir. Une horloge, de la tour du bureau de poste, veille sur Sorel comme un phare; lentement, elle sonne dix heures. Une lumière surgit au loin.

Ce falot qui approche, suspendu au mât invisible, ne donne d'abord qu'une étoile de plus à la nuit qui cache le fleuve; puis le bateau, dépassant la Pointe aux Pins, se montre tout entier, blanc, énorme, ses fenêtres illuminées se réfléchissant dans les vagues, en longues colonnes torses. Il entre dans le Richelieu, ralentit, glisse, rasant le quai. Du haut des ponts, les

passagers regardent les matelots enrrouler les lourds câbles de chanvre aux bornes d'amarrage, ou cherchent dans cette foule des visages connus.

La passerelle est tirée. Les cochers offrent leurs fiacres démodés aux voyageurs qui descendent. Sur leurs roues cerclées de fer, surchargés de bagages, les cabrouets circulent du navire aux hangars. Des autos démarrent brusquement, noyant le bruit des cris et des rires.

L'arrêt se prolonge; quelqu'un réclame des chansons. Ce soir-là comme d'habitude, des jeunes gens entonnent à pleine gorge:

— Alouette, gentille alouette...

Un chœur improvisé répète le refrain qui retentit avec force au bord de l'eau sombre. Une espèce d'exaltation passe dans les voix.

Mais sans se soucier du chant et sans saluer personne, absorbés l'un par l'autre, Marguerite Couillard et Steven Bayle s'en vont.

— Nous n'existons plus pour eux, l'idylle finira par un mariage, vous verrez, commente une jeune fille.

En effet, ils ne paraissent pas avoir conscience

de l'entourage. Attentif, Steven guide doucement son amie à travers la cohue et, d'un commun accord, au lieu de rentrer en ville, ils s'enfoncent dans les ténèbres vers le fleuve.

Sur les quais qui bordent le Richelieu, les madriers endommagés, les amarres tendues des remorqueurs, des barges, des charbonniers, rendent leur marche difficile. Pour aider Marguerite à franchir les obstacles, le jeune homme tient son bras nu. Ici et là, des bouées rouges, ventruées, attendent leur destin; des amas de charbon, de sable, s'enflent en collines le long des hangars; tout un paysage hétéroclite se dessine, dans le mystère du soir.

A mesure que Marguerite et Steven s'éloignent, le silence les enveloppe un peu plus. Les vagues frappent le quai d'un clapotis léger; parfois, une poulie grince et des cordages battent sur un mât. Le décor familial se lie à leur émotion. Ils s'aiment. Sans parler, ils avancent lentement entre les bateaux endormis et ce pêle-mêle qui découpe dans le noir ses silhouettes fantastiques.

Marguerite dit soudain:

— Je me sens heureuse, ce soir. Et vous?

— Moi aussi.

— Alors nous sommes en danger! Quand on sent ainsi son bonheur, on est à la veille de le perdre...

— Vous devenez pessimiste.

Elle se contente de rire, en réponse, et tenace, le silence de nouveau s'abat entre eux. Ils vont jusqu'au bout du quai. Aucun navire n'est amarré là pour cacher l'horizon. Mais à vrai dire, il n'y a plus d'horizon: ils n'aperçoivent qu'un immense fond bleu où s'estompent des traits plus sombres, où jouent des reflets. A leurs pieds, le grand fleuve aurait l'aspect d'un rivage de mer, si, en face, sur la ligne imperceptible de l'île Saint-Ignace, quelques lampes dans les fermes n'étaient encore allumées. Le vent ne leur apporte plus, du débarcadère, que des rumeurs intermittentes. Ils sont isolés. Pour que l'amour s'affirme, il n'en faut pas davantage. Et cependant, ni l'un ni l'autre ne rompt un silence lourd d'émoi. Marguerite est heureuse sans doute, mais tapie au fond de son âme, une vague angoisse l'énerve. Pourquoi Steven, qui l'aime évidemment, ne se déclare-t-il pas? Pourquoi en même temps,

?
rompent

cet attendrissement contenu, où elle sent vibrer l'amour, et ce mutisme obstiné?

Le temps passe et le bateau surgit soudain de l'obscurité. Il sort du Richelieu. Sur son passage, les remorqueurs amarrés s'inclinent; poussés par la houle, ils craquent et se heurtent au quai. L'éclairage de grand hôtel, la gaieté des innombrables bougies aux abat-jour multicolores rappellent la féerie d'une fête nocturne. L'orchestre joue des airs de danse. Marguerite et Steven distinguent des couples appuyés au bastingage:

— Les privilégiés! murmure le jeune homme.

Marguerite croit bien qu'eux-mêmes, plus tard, s'en iront ainsi toujours ensemble; elle lui dit, cachant ses réflexions secrètes:

— Qui sait? Ils ignorent peut-être leur bonheur...

— Et pour vous, leur bonheur, est-ce de voyager, ou d'être deux?

— L'un et l'autre.

— Et l'un sans l'autre, est-ce encore du bonheur?

— Mais sûrement. Quelquefois voyager, c'est déjà un tel plaisir...

— Etre deux, c'est une telle joie. Témoin, ce que vous avez avoué tout à l'heure. Nous sommes deux....

Elle sourit encore sans répondre. Elle désire et redoute à la fois les paroles décisives.

Superbe et indifférent, le grand bateau blanc s'éloigne, traînant derrière lui son éventail lumineux. Au large, en virant, il paraît s'arrêter, puis il reprend son élan, gigantesque feu-follet en fuite sur l'écran noir de la nuit.

— L'heure avance, dit alors Marguerite, il vaudrait mieux rentrer.

Mais son ami l'en dissuade. La journée a été chaude, on les excusera bien de prolonger dehors leur tête-à-tête. La soirée! C'est le meilleur moment pour lui. Il a beau aimer son travail, il est impatient d'en avoir fini, surtout quand l'été se fait aussi accablant.

— Je ne m'habitue pas à être un homme que des intérêts tiennent dans un bureau comme dans une prison. Nous savons ce que c'est, nous, la joie d'habiter au bord de l'eau. Je me suis toujours demandé de quelle façon, s'amuse les enfants des villages sans rivière.

A propos, irons-nous en canot, demain? Je quitterai le bureau à trois heures. Vous acceptez?

— Comment donc! mais avec grand plaisir.

Marguerite ne dissimule pas ses impressions. Son visage s'illumine. Puis, se ravisant, elle doute du sort.

— S'il ne pleut pas...

Dans le ciel, les étoiles semblent rassurantes.

Ils traversent maintenant la rue principale, où, les uns à côté des autres, tous les magasins de la ville offrent aux passants leurs vitrines diverses. Les lumières s'éteignent tard, justement pour cette arrivée du bateau dont l'heure n'est jamais la même. Devant des restaurants encore ouverts, des commis inoccupés regardent passer Marguerite et Steven. Un peu plus loin, le pharmacien, adossé à sa porte, les salue.

A l'extrémité de la place, dans l'ombre d'un gros bouquet d'arbres, se cache la maison de la jeune fille. Elle entre tout de suite, quittant son ami avec moins de regret, puisque le lendemain doit encore les réunir.

Ses parents achèvent une partie de cartes avec des voisins. On l'a sans doute entendue ouvrir et refermer la porte; il lui faut écarter les portières et paraître

avec un visage calme, sans trahir son exaltation. Tout en disant bonsoir, elle sent en elle une ardeur qui la transfigure, et elle rougit quand on lui parle. Elle doit donner des nouvelles, énumérer les arrivées et les départs, nommer les gens qu'elle a vus sur le quai, elle qui éprouve en ce moment une telle indifférence pour les autres!

Vaguement irritée des choses banales qu'elle vient de dire, elle s'installe un peu à l'écart et déplie les journaux du soir; mais en pensée, elle retrouve tout de suite Steven, réentend ses paroles, les interprète comme des promesses.

* * *

Les amis s'en vont enfin. Elle peut monter à sa chambre, rêver en paix, laisser sa pensée illuminer ses yeux! Sa chambre est la plus jolie pièce sous les toits. Elle en a hérité après le mariage de ses sœurs aînées, puis elle l'a décorée à son goût. Tout y est frais, depuis le mobilier gris, jusqu'aux tentures de taffetas rose. Sur le mûr, les tableaux révèlent ses prédilections disparates de très jeune fille. A côté de l'Innocence de

Greuze, d'une tête de Henner, la photographie d'une vedette du cinéma; sur sa table, même mélange; un «Vogue» et des romans légers, frôlent une «Imitation de Jésus-Christ» usagée. Les feuillets aux coins fanés disent les lectures assidues. Marguerite aime consulter le petit volume, sourit en lisant une page encourageante, ou ressent une tristesse profonde, pour peu qu'elle tombe sur un de ces austères chapitres qui conseillent: «Renoncez à vous même...» ou qui assurent que, partout, toujours, vous serez insatisfaits, malheureux, si vous n'avez pour appui que vos désirs changeants et les choses de ce monde...

Marguerite se dirige vers le fond de la pièce. Dans le cadre d'un miroir, elle a glissé deux instantanés de son ami. Elle en retire celui qu'elle préfère. En le regardant avec obstination, il lui semble qu'elle va deviner un secret, entendre une réponse favorable aux souhaits de son propre cœur.

La lumière encapuchonnée de jaune adoucit les traits de la jeune fille, nuance d'or ses bruns cheveux coupés, dessine le contour charmant de la tête fine. Elle a les cils très longs, la ligne des sourcils bien arquée,

des yeux gris où se lit une assurance presque téméraire; la bouche grande, mobile, expressive. Penchée sur la petite photographie, attentive, songeuse, elle incarne le plus joli tableau de la jeunesse surprise du grand émoi qu'apporte en elle l'amour.

Elle n'a pas sommeil, se sent exaltée, frémissante. Elle resterait des heures à rêver, repassant tous les moments vécus depuis qu'elle a rencontré Steven; ces instants si doux, au début de leur amitié, où tous les jours, avec une émotion secrète, ils se rapprochaient un peu plus. Que de fois elle s'arrête ainsi pour parcourir dans sa mémoire les étapes de leur sentiment.

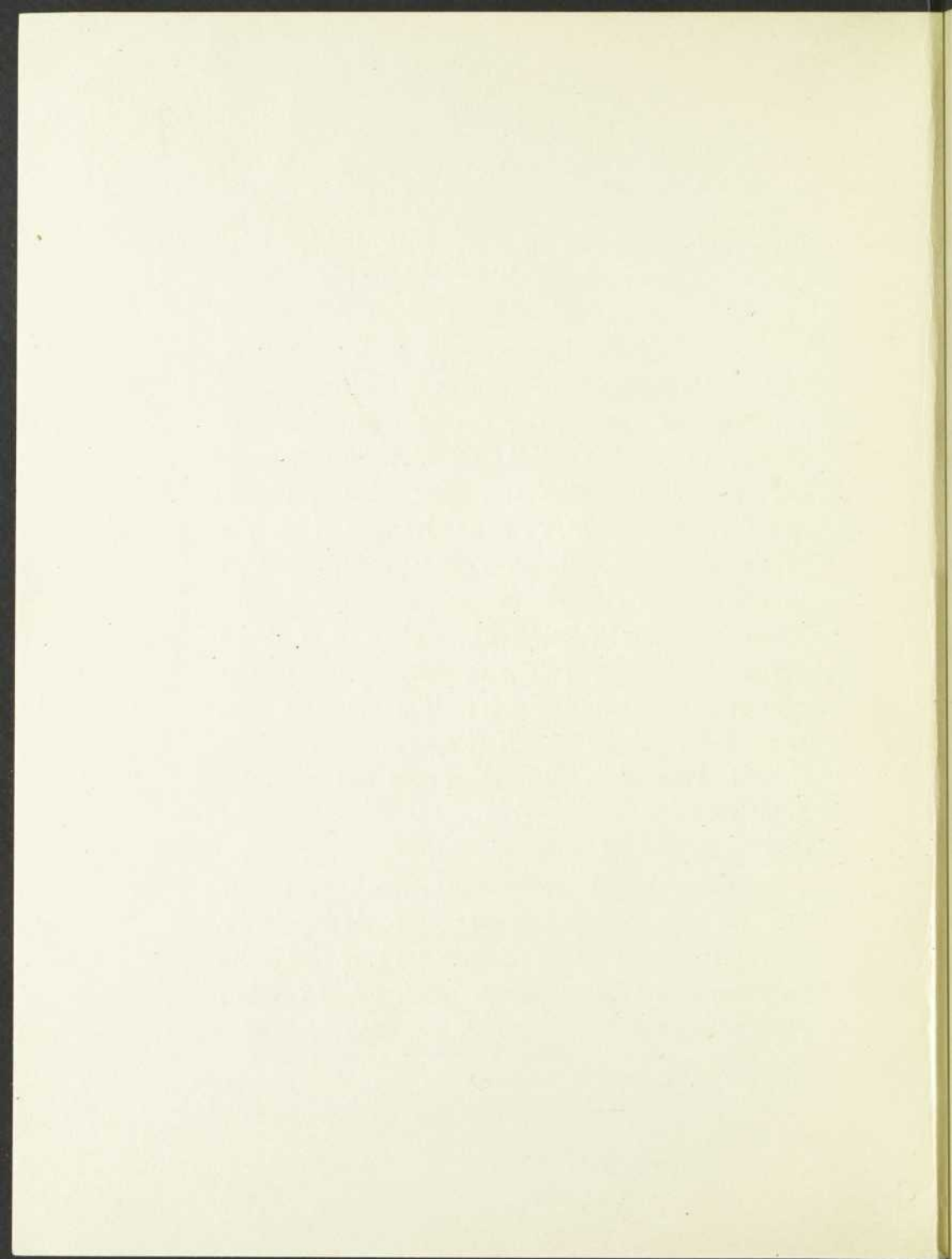
Mais elle a beau fermer les yeux et appeler à l'aide son imagination, déjà ses vingt ans constatent combien le passé, même le plus récent, nous échappe. Les paroles qui l'ont émue d'un indicible bonheur certains soirs, elle est impuissante à se les rappeler. Elle avait pourtant pensé les enchâsser pour toujours dans son souvenir, et maintenant qu'elle veut les entendre, elle s'irrite de ne plus saisir qu'un murmure confus, où seul le thème reste vaguement distinct. Elle souhaiterait dérouler ce passé comme un film, relire les paroles

prononcées comme en un livre. Mais, hélas, les impressions même d'un aussi jeune bonheur sont fugaces.

Mots, gestes, paysages, surgissent dans sa mémoire, puis s'évanouissent brusquement. Ils ressemblent à ces songes que l'on essaie le matin de reconstituer et qui n'offrent que des fragments décousus, casse-tête impossible à déchiffrer. A peine retrouve-t-elle le regard qu'elle aime tant. C'est si doux, pourtant, quand elle y parvient, de fermer les yeux et de voir près d'elle Steven, tel qu'il s'est montré pendant de brèves minutes émouvantes.

Elle soupire! Après tout, la vie n'est peut-être pas gaie! Elle craint parfois l'avenir. Elle se promet bien de le modeler à son gré; mais pourquoi les gens, la trentaine passée, sont-ils si souvent sans enthousiasme? Pourquoi accueillent-ils avec une moue ironique tous vos projets? Pourquoi semblent-ils douter de tant de choses?

Comme minuit sonne, sans transition, elle se retrouve joyeuse. Demain s'est rapproché; demain il y aura cette promenade en canot, et un long tête-à-tête avec son ami. Qu'importe le passé, même l'avenir, puisqu'elle tient le présent?



Deux ans plus tôt, un jour qu'il pleuvait, Marguerite Couillard revenait du bureau de poste, et malgré le mauvais temps, marchait à petits pas, lisant une lettre sous l'auréole de son parapluie rouge. Un imperméable du même ton, serré jusqu'au cou, un petit chapeau rond bien enfoncé sur la tête, la figure dépoudrée, mais lisse et rose, comme une fleur après l'averse, elle faisait un contraste heureux avec le jour tout gris. Du seuil d'un magasin où il grillait une cigarette, Steven Bayle, amusé, l'observait. Auparavant, il l'avait bien saluée quelquefois, mais sans lui parler. Il l'aborda :

— Si vous le permettez, je vais tenir votre parapluie, vous serez plus à l'aise pour lire...

Elle sursauta, surprise; le reconnaissant, elle eut un regard interrogateur, comme pour lui demander la raison de son geste insolite. Mais il marchait déjà

résolument à côté d'elle. Elle replia sa lettre. Qu'il l'accompagnât chez elle, c'était imprévu, c'était amusant, et sa curiosité en éveil flairait un peu d'admiration. La pluie tressait autour d'eux son filet aux mailles serrées, et tombait dans les mares envahissantes. L'asphalte luisait, les arbres lavés offraient des verdure rafraîchies, et la figure de Marguerite rappelait vraiment le printemps fleuri que l'averse comble d'aise.

Elle bavardait :

— Quand le mauvais temps a commencé, j'étais au bout du quai. J'ai vu la pluie s'approcher de loin avec les nuages.

Steven se souvint des coups de tonnerre violents. Il s'exclama :

— Et vous avez passé le gros de l'orage en plein vent?

— Une partie.

— Sans peur?

— Sans aucune peur.

— Vous êtes brave.

— Je suis brave.

Elle appuyait sur chaque mot, lentement. Ses yeux brillaient. Pour atteindre l'aventure, il faut courir au-devant. Pour bien goûter la vie, il faut tout aimer, le froid, les orages, le vent, les tempêtes. Marguerite ouvrit la bouche pour dire ces choses, puis, se voyant arrivée, elle changea d'idée, lança gaiement un bonjour et se sauva sous son parapluie rouge. La porte du jardin refermée claqua. Il la vit mettre le pied dans une flaque, grimper le perron, entrer sans se détourner. Le jeune homme fut interloqué. On le traitait rarement avec une pareille indifférence. Les jeunes filles lui témoignaient d'ordinaire beaucoup plus de considération.

Alors il eut le désir de revoir Marguerite, et tout le reste de la journée, le visage rose, si jeune sous le grand parapluie rouge, occupa sa pensée.

Le soir, comme le temps s'était éclairci, il se rendit à l'arrivée du bateau avec l'espoir précis de la rencontrer. Il ne devait pas être déçu. Peut-être avait-elle eu le même désir? Mais il n'en sut rien, elle ne le regarda même pas.

Le lendemain, et tous les jours ensuite, intention-

nellement, il se retrouva sur sa route. A la fin sa patience fut récompensée, il devint son chevalier attitré.

Marguerite avait dix-neuf ans et un enthousiasme sans bornes pour toutes sortes de choses. Elle fondait sur l'avenir d'immenses espérances. Puisqu'elle avait maintenant terminé ses études, puisqu'elle n'était plus une enfant, le bonheur allait survenir. Il survient toujours, pensait-elle, pour les jeunes filles qui ne sont ni laides, ni sottes.

Et il n'y avait pas de roman plus beau que ce bonheur qui serait le sien. Elle n'ignorait pas que la vie a de mauvais moments, ayant déjà rencontré le malheur chez elle et chez les autres. Elle connaissait aussi des femmes charmantes qu'elle voyait vieillir sans amour. Mais elle se sentait à l'abri d'un sort pareil. Il faudrait que son existence soit belle. Elle saurait forcer son destin à être à la fois une merveilleuse aventure et une félicité durable. Le malheur, c'était, lui semblait-il, un manque d'intelligence ou de volonté.

Forte de cette conviction, elle allait de l'avant, petite Eve victorieuse. Sa confiance absolue en sa

bonne étoile lui mettait aux lèvres un sourire presque permanent. Elle souriait partout, autant dans la solitude qu'en société, ayant au fond du cœur une joie de vivre toute neuve, chaude comme un soleil.

Son adolescence s'était nourrie de la sentimentalité des romans d'Ardel, de Chantepleure; elle s'était fait d'un mari une idée chimérique, et de quinze à dix-huit ans, elle avait aimé tour à tour, de toute son âme, trois ou quatre grands hommes idéalisés. A cette époque, elle trouvait médiocres, enfantines, celles de ses compagnes qui échangeaient des lettres et des sentiments avec des collégiens. Ses passions étaient autrement nobles! Dieu seul sait quels romans elle édifia, quelles immenses amours naquirent et moururent dans le secret de son imagination!

Lorsqu'elle constata que Steven la recherchait, elle ne songea pas un instant qu'il pouvait être le prince charmant. L'habitude qu'elle avait de rêver des aventures fantastiques, l'empêchait de concevoir, que le véritable amour pût se présenter sous les traits de personnes de son entourage. Les camarades de son enfance lui avaient jusque-là prodigué leur admiration

en pure perte. Elle se refusait à reconnaître qu'ils étaient des hommes.

Mais tout de suite, Steven eut sur eux une supériorité. Il était son aîné de dix ans. Il avait courtisé des jeunes filles qui, du haut de leurs vingt-quatre ou vingt-cinq ans, la considéraient comme une enfant. Le retenir auprès d'elle, c'était une revanche, la conquête d'une espèce de droit d'aînesse. Et il était anglais. Ce prestige d'étranger lui conférait un peu de l'attrait des personnages de rêve, qu'elle s'était habituée à aimer; à son insu, il l'attira tout de suite par le caractère inconnu de la race à laquelle il appartenait.

Dans cette amitié, elle ne vit d'abord qu'une distraction de plus; elle ne pensait pas s'attacher sérieusement; elle attendait toujours la grande aventure. Mais elle humait avec délices l'encens que le jeune Anglais brûlait devant elle et sa confiance en l'avenir redoublait.

Dans toutes les réunions, on favorisa bientôt leurs entretiens. Presque chaque soir, après le départ du bateau, quand les groupes se reformaient pour le retour, ses amies s'écartaient pour leur permettre

de marcher ensemble. Personne ne paraissait y trouver à redire.

D'une famille anglaise, noyée avec quelques autres dans une population entièrement canadienne-française, Steven Bayle avait été l'ami d'enfance de tous les jeunes gens de son âge. Leurs souvenirs étaient les siens et il partageait maintenant leurs sports, leur vie sociale. Le plus souvent, on paraissait oublier sa nationalité. Il parlait un français qui n'était pas parfait, mais dont l'accent savoureux ajoutait à son originalité. Beaucoup de ses compagnons ne l'avaient jamais entendu parler sa langue maternelle.

Limité à quelques pratiques religieuses très intermittentes, son protestantisme pouvait aussi passer inaperçu. Il fallait un effort de pensée, pour imaginer le jeune homme entrant dans le petit temple presbytérien de l'endroit. On croyait vaguement que les influences catholiques du milieu avaient anémié ses croyances; que celles-ci, leur force active perdue, seraient facilement renversées. Il connaissait de plus toutes les coutumes catholiques, les jours de jeûne, les fêtes, et ne commettait jamais d'erreur sous ce

rapport. Pourtant, il rappelait de temps à autre qu'il était le fils d'un pasteur.

Marguerite s'abandonna sans souci à la douceur de cette amitié, qui lui aiderait à attendre patiemment sa mystérieuse destinée. Elle planait avec ses rêves au-dessus des sentiments ordinaires; elle allait, orgueilleuse, amusée, satisfaite, au-devant d'un bonheur encore inconnu dont elle ne parlait à personne.

Steven fut attiré justement par cette attitude détachée, indépendante, par cette assurance candide qui semblait lui dire:

— Vous êtes bien aimable, mais vous n'êtes pas celui que j'aimerai.

Toutefois, le retrouvant toujours, et de plus en plus attentif, elle fut bientôt émue de découvrir à quel point chacun de ses gestes lui plaisait, de sentir que personne encore ne l'avait aimée comme il semblait l'aimer. Elle en vint ingénument à lui réserver ses confidences, ses impressions, à l'attendre incessamment, à compter sur lui, sur ses prévenances, sur son approbation pour les sujets les plus variés. Elle adoptait ses opinions, se pliait à ses idées, à ses goûts. Elle mettait

plus souvent les robes qu'il préférait. Elle était expansive et joyeuse quand une promenade devait les réunir. Mais elle ne comprenait pas encore pourquoi le soleil semblait s'éteindre, lorsque son espoir de le rencontrer était déçu; pourquoi les journées se traînaient interminables quand, par hasard, il était absent et qu'elle ne s'attendit pas à le voir.

Puis un soir, ils furent invités à un bridge chez des amis. Toute la journée, à cause de cette fête, Marguerite avait été heureuse. Mais tout de suite au début de la soirée, Steven eut comme partenaire une jeune fille étrangère, belle, exubérante, d'une personnalité qui s'affirmait au premier abord. Elle jouait mal, s'excusait drôlement, amusait autant son partenaire que ses adversaires. Jamais table de bridge n'avait été si gaie.

De l'autre bout du salon, Marguerite suivait ce manège; en découvrant l'intérêt qu'y prenait son ami, une douleur soudaine la mordit au cœur. Elle s'imagina ne plus compter pour Steven. Une impression indéfinissable la bouleversa, une sensation de brûlure presque physique, une souffrance si aiguë qu'elle ne

pouvait plus voir dans tout le salon que son ami et cette jeune fille un peu provocante; et sa douleur tirait aux coins de sa bouche son masque souriant.

De retour à la maison, elle pleura. Les quelques phrases que, sans y attacher d'importance, Steven avait dites en revenant à la louange de sa rivale d'un soir, avaient été comme des écorchures nouvelles dans une plaie déjà vive. Ce fut alors qu'elle comprit. Elle aimait maintenant Steven, elle ne supporterait pas de lui voir courtiser personne d'autre.

8 Du coup, ses rêves d'aventure, de romans chimeriques furent fauchés. Son imagination, se rapetissant, ne travailla plus qu'autour d'un avenir défini. A Que Steven fût anglais ne l'alarmait pas. A sa jeune ardeur, à son inexpérience, à sa nature volontaire, l'amour seul importait; quand il avait parlé, ses décrets étaient sacrés. Et dans sa petite ville, jamais les problèmes de race n'avaient été soulevés devant elle.

Imperceptiblement, elle changea. Elle fut moins lointaine, moins indépendante. Elle était redescendue sur la terre et, secrètement suppliante, aspirait à un bonheur précis.

L'hiver était venu. Tous les jours, les jeunes gens patinaient sur le fleuve. La glace venait de se former, les bordages étaient d'une transparence glauque. Steven et Marguerite, la main dans la main, allaient sur leurs patins rapides, luttant contre le vent d'abord, puis se laissant ensuite pousser, enivrés et heureux. Le monde était blanc et féérique. Le soleil irisait l'éblouissant paysage. Qu'il faisait bon glisser sur ce miroir de la glace vive, givré d'étoiles minuscules, et qui reflétait en teinte plus pâle, la fine couleur du ciel. Qu'il faisait bon surtout de s'aimer et d'être ensemble, et de se sentir au cœur une telle chaleur.

Un couchant aux couleurs violentes et merveilleuses, finissait trop tôt le jour, illuminant de rouge, de jaune, de violacé les blancheurs de cette immense plaine glacée sous laquelle, invisible et fort, le fleuve coulait. Steven et Marguerite revenaient vers Sorel, goûtant chaque minute de ces moments splendides comme une apothéose.

Le jour tombait tout à fait. Ils contournaient les quais. Le Richelieu, au lieu d'être comme le Saint-Laurent une grande plaine nue, n'était plus qu'un cou-

loir rétréci par des rangées et des rangées de bateaux immobilisés par les glaces. Le *Montréal*, le *Québec*, le *Richelieu*, le *Saguenay*, et tous les autres navires étaient là, prisonniers de l'hiver, fantastiques de hauteur, d'aspect, protégeant de leur puissance les innombrables petits remorqueurs qui dormaient à l'abri de leurs flancs. Rien n'était plus étrange, que cette flotte aux grosses cheminées sans fumée, cette flotte figée, silencieuse, morte dans ce port de neige.

Parfois, Marguerite frissonnait, sentant soudain toute sa fatigue et ne trouvant plus rien à dire à Steven. Elle avait peur sans savoir pourquoi.

Mais c'était une impression fugitive et brève. Elle continuait ensuite son rêve, ses espoirs joyeux, ses élans de tendresse. Steven accaparait une part de plus en plus large de sa vie et de sa pensée.

Au ras de l'eau, sans la plus faible ondulation, les rues de la petite ville s'allongent sous l'arceau des arbres qui les bordent de chaque côté. S'il pleut, si le ciel est triste, les vieilles maisons carrées prennent un air revêche, ennuyeux. S'il fait beau, la nef des feuillages dessine au bout des rues une haute porte gothique ouverte dans le ciel lumineux.

Vers trois heures, au grand soleil, Marguerite et Steven s'en vont vers cette porte. Ils descendent au bassin. Tout en blanc, animée, la jeune fille tient à la main son chapeau, qu'elle fait tourner sur son poing fermé en marchant. Longeant les magasins, d'un coup d'œil furtif, elle se regarde aux glaces des vitrines et, satisfaite, elle sourit. Ils forment un couple charmant. Steven, grand, mince, viril de démarche et d'allure, s'applique à régler son pas sur celui de Marguerite.

Ils traversent la place du marché décorée par un

vieux canon pacifique; puis, cherchant l'ombre, ils s'engagent sur un bout de trottoir raboteux devant le «mess» des Anglais, vieille maison croulante et vermoulue, qui rappelle qu'à l'aurore du régime actuel, Sorel fut une ville militaire. Quelques saules l'enveloppent d'humidité et la mousse en garnit le toit bas et penché. Plus loin, une route de sable les conduit jusqu'au bassin, — petite baie qui s'avance du fleuve derrière les quais. Les embarcations de plaisance y flottent à l'abri des colères du large.

Un port en miniature, que ce bassin où s'alignent côte à côte, yachts, barques à voiles, chaloupes et «cabanes flottantes». Steven se dirige vers l'une d'elles où il remise son canot. Pour l'attendre, Marguerite monte sur une passerelle qui sert d'embarcadère et, de là, regarde le paysage.

8 A trente pas de la ville, c'est la campagne et la solitude calme et éblouissante, du beau fleuve aux flots lourds imprégnés de soleil. Sur l'autre rive s'étalent les verdure de l'île Saint-Ignace, où éclate ça et là la blancheur d'une maison isolée.

Marguerite aime cet horizon devant lequel elle

a grandi. Que de fois, gamine, elle a regardé sur la nappe glauque du lac, fuir les blancs paquebots qui traçaient au ciel une longue route de fumée. Elle songeait alors, à des contrées aussi féeriques que celles des contes qui l'amusaient encore. L'inconnu flamboyait dans son imagination, déjà naissaient les illusions et les souhaits dont elle voulait composer son avenir.

Aujourd'hui, elle peut se croire au seuil du pays magique qu'elle inventait alors. Elle se sent heureuse, d'un bonheur secret, si bruissant en elle, qu'elle en est presque effrayée. Aucune raison ne motive pourtant cette joie parfaite et chantante. Elle éprouve sans cause, le contentement qui accompagne d'ordinaire quelque cher désir accompli; mais il n'y a rien pour elle de réalisé, et elle le sait bien. Elle continue tout de même à se sentir heureuse et, parfois, elle s'interroge sur la raison de son bonheur, avec l'impression qu'elle l'a sue, mais l'oublie sans cesse.

Sa félicité ne réside-t-elle qu'en sa jeunesse vigoureuse, dans cette douceur pleine de promesses de son présent, dans l'effet radieux du ciel? Le bruit léger de l'aviron la tire de sa rêverie. Elle fait un pas sur la

passerelle, son image glisse dans l'eau calme. Steven, longtemps, conservera le souvenir du visage enchanté de la jeune fille, tel qu'il le surprit alors.

Il accoste, l'installe parmi les coussins comme sur une chaise longue, et le canot rouge repart, emportant sur l'eau bleue leurs deux silhouettes blanches et l'ombrelle en cretonne vive de Marguerite, semblable à une grande fleur. En sortant du bassin, ils hésitent. Iront-ils sur le Richelieu voir traîner dans l'eau la chevelure lourde des saules du rivage? ou du côté de la Pointe aux Pins sablonneuse et odorante? Qu'importe, au fond, pourvu qu'ils soient ensemble? Steven n'avironne plus. Il attend la décision de Marguerite, et pendant ce temps, le fleuve les entraîne du côté de Sainte-Anne. Ils longent la ville à demi-cachée par sa large ceinture d'arbres. A travers les feuillages se montrent quelques dos de maisons plus proches, l'hôpital, et les clochers de St-Pierre.

Steven promène ses yeux amusés de Marguerite au paysage. L'air est d'une douceur infinie. L'éclat des choses environnantes les surprend tous deux comme

s'ils les apercevaient pour la première fois. Marguerite ne peut taire son ravissement :

— A certaines heures, nous sommes étonnés que tant de gens se plaignent de la vie. Moi, je l'aime...

— Ceux qui se plaignent sont peut-être moins heureux que vous. Cette impression, d'ailleurs, vous ne l'avez pas tous les jours?

— Presque tous les jours, mais parfois, beaucoup plus forte. Aujourd'hui, par exemple. Aujourd'hui j'aime tout. Chaque chose ajoute à ma bonne humeur. L'aspect de la ville, des arbres, des petits bateaux autour du bassin, cette immensité d'eau, Saint-Ignace et sa solitude, où, pourtant je mourrais d'ennui, si j'étais obligée d'y vivre! Mais il me semble que si j'y habitais, il y aurait aussi des compensations. J'aurais toujours le fleuve.

— J'irais sûrement vous voir en canot, pour vous distraire.

— Vous croyez donc que j'aie absolument besoin de distractions? que c'est à cause des distractions qu'elle me prodigue que j'aime la vie?

— C'est possible...

— Vous ne vous trompez pas! Mais je l'aime tant qu'il me semble que même après avoir vécu longtemps, même quand je serai vieille et que j'aurai souffert davantage, je l'aimerai toujours; et je ne dirai pas aux jeunes filles les paroles amères que m'adressent souvent les personnes âgées!

Steven est un peu ému de cet enthousiasme juvénile. Il songe aux ardeurs pareilles qui furent détruites avec le temps, dans tant d'âmes. Et Marguerite voit tout de suite que lui aussi la considère du haut de son expérience.

— Que vous disent-elles de si choquant, ces vieilles personnes?

— Pas uniquement les vieilles personnes, les gens mariés en général! Ils nous répètent à tout propos: «Tu changeras d'idée» comme si toutes les pensées de la jeunesse étaient fausses. Si j'exprime une opinion, la contradiction vient immédiatement. Est-il exact que je ne sache absolument pas ce que je dis? Ou bien, j'entends l'exclamation: «C'est beau d'être aussi jeune» prononcée d'un ton d'ironie ou de pitié qui en dit long. Il faudrait ne jamais être gaie, n'avoir confiance en rien,

ne jamais rêver. Et l'on est bien à plaindre si l'on a quelques espérances...

— On vous dit tout cela!

— Et encore! «Ce n'est pas gai, la vie, ce n'est pas un jeu, la vie!» Que de refrains horripilants! Il me semble, à moi, qu'elle n'est pas belle, la vie, parce qu'on ne l'aime pas assez, qu'on ne voit rien autour de soi. Il m'arrive parfois de n'avoir pour me distraire qu'un livre plus ou moins intéressant et, malgré cela, d'être très heureuse, parce que le soleil passe à travers les rideaux, frappe la vitre d'un cadre, avive des couleurs. D'autres fois, je suis contente parce que j'aime ce cadre, ou ma chambre, ou l'une de mes robes, ou même des souliers neufs! C'est très futile, mais exact. Vous n'avez jamais rien ressenti de semblable?...

— Pas souvent, hélas!

— C'est égal, je veux toujours garder mes bons sentiments parce que du soleil, il y en aura toujours, et il y aura toujours aussi des paysages, des livres, le fleuve, le tennis, la neige, le printemps... et...

— Et?...

— Et des gens qui m'aimeront, j'espère...

*cadre pour
quadrature*

Elle rougit un peu, et se tait. Cependant, elle garde sa physionomie de bonheur et, laissant traîner sa main aux ongles polis dans la limpidité de l'eau, elle regarde ensuite perler au bout de ses doigts les gouttelettes transparentes.

Steven est traversé d'un remords. La dernière réflexion de Marguerite a réveillé une préoccupation, qu'il tâche ordinairement d'endormir. Il aime cette jeune fille, croit être payé de retour, mais peut-il l'épouser? Il mesure une fois de plus le mal qu'il va lui faire. Il se blâme d'avoir laissé croître en son cœur un sentiment si profond pour une Canadienne française. Il se blâme davantage d'être faible, de s'abandonner à ce sentiment au lieu de le rejeter. La différence de sang, la disparité de religion, pour lui c'est une barrière. Il juge que Marguerite est trop inexpérimentée pour y réfléchir. Au début, il n'a pas voulu prendre de décision, alors qu'il en était encore temps. Elle était si jeune, le mariage était certainement pour elle un événement lointain. Ses premiers scrupules, il leur avait imposé silence, se disant qu'il accordait trop d'importance

à une amitié. Quand il découvrit ensuite la place qu'elle prenait dans sa vie, il s'alarma, résolut de rompre.

Mais les jours passent maintenant sans amener de rupture. Déjà, il ressent une faim insatiable de la présence de Marguerite; et faible devant la souffrance qu'il provoquera chez la jeune fille, faible devant sa propre souffrance, il se lie toujours davantage, avance sans cesse au lieu de reculer sur cette route défendue.

Quelle sera la fin de ce roman? Ce qui les sépare ne lui semble parfois que préjugés. Intimement, il n'est plus protestant, mais déiste. Toutes les religions doivent être bonnes. Il ne s'en préoccupe guère. Mais il est de sa race et de sa famille. Son père était pasteur. Sa mère, qui vit encore, est restée très anglaise, ses sœurs, n'ont pas appris le français, se condamnant ainsi à un pénible isolement. La petite ville aussi le lie. Sa conversion y serait un événement, un scandale pour les siens déjà si peu nombreux, si seuls. Il n'a d'ailleurs aucun désir de changer de religion, mais il sait que Marguerite n'accordera pas sa main autrement. Alors, il l'aime, la croit indispensable à son bonheur, mais se demande s'il ne doit pas rester

malheureux et laisser l'orgueil de race l'emporter dans son cœur. Il maugrée intérieurement sur ce qu'il appelle du fanatisme, cet attachement ridicule aux traditions du clocher natal. Et épouser Marguerite en restant protestant, — si toutefois il l'amenait à y consentir, — cela comporterait encore plus de difficultés. Sa fierté se révolte à l'idée de laisser ses enfants à l'église catholique, à ce qu'il appelle les mômeries des prêtres, leurs superstitions. Les convictions de Marguerite et de ses parents sont trop fortes, trop vivaces, trop sûres de la vérité, pour permettre dans cette hypothèse, une autre solution.

Alors que deviendraient un ménage et une famille ainsi formés? Quel rôle y jouerait-il?

Que de nuages accumulés pour les orages de l'avenir. Il redoute tout et laisse faire. Mais l'incertitude le tourmente.

Marguerite le voit s'assombrir:

— Quel air triste vous avez soudain. Pourquoi?

Dans ses yeux s'éveille une lueur d'anxiété.

Il la chérit davantage pour cette pénétration rapide qui lui fait tout de suite surprendre les différents

états d'âme. Il hésite... mais non, il ne parlera pas encore aujourd'hui. Le temps se chargera sans doute, d'arranger leur destinée. Se rassurant de nouveau, il répond plus gaîment :

— Ce n'est rien, des idées désagréables, mais vous les chassez.

— Dites-les moi... J'aimerais les connaître pour mieux les mettre en fuite.

Les circonstances le servent pour changer de propos. Un transatlantique s'approche. Vue de leur fragile embarcation, la hauteur de sa coque et de ses énormes cheminées est prodigieuse. Son aspect oriente différemment leurs pensées. Ce désir latent de grands voyages qui vit en eux, il le réveille, le rend presque douloureux pour un moment.

« S'en aller, s'embarquer avec Marguerite, laisser en arrière tous les soucis et tous les préjugés, n'amener que le bonheur, » songe Steven, qui dit tout haut :

— Si nous étions riches...

Mais déjà le paquebot, en les dépassant, bouleverse le fleuve; et il doit manœuvrer pour prendre les longues vagues en éventail qui, dans leur course vers

le rivage, ballottent le léger canot. Le fleuve redevenu calme, peu après, ils abordent à Sainte-Anne et descendent sur la grève de sable fin. En face, c'est l'île du Pas et l'élargissement du fleuve qui s'appelle le lac Saint-Pierre. L'eau bleue s'étend jusqu'à l'horizon, lisse et étincelante. Une villa inoccupée leur offre son jardin. Ils se promènent dans les allées ouvertes sur la grande lumière du fleuve. Tous deux sont secrètement émus. Si leurs yeux se rencontrent, ils y voient mutuellement une telle tendresse qu'ils se détournent, troublés. Et de nouveau, Marguerite sent l'intensité de son bonheur; brusque éblouissement, semblable à celui qui se produit dans le ciel en grisaille avant un orage, quand un faisceau de rayons de soleil se glisse entre les nuages. Elle est ce point clair dans l'immense monde plus obscur. Pour elle, il faut que la vie soit clémente et belle, elle le veut avec trop de violence.

Elle sourit à Steven, qui prend sa main et la retient dans les siennes pendant qu'ils redescendent sur la grève. Marguerite lève de nouveau vers son compagnon ses yeux confiants. Leurs doigts enlacés

se resserrent, mais ils continuent leur chemin en silence, car dans l'imagination du jeune homme, se dressent plus vigoureuses les objections au bonheur.

Marguerite s'installe au fond du canot. Steven, avant d'embarquer à son tour, se penche pour rajuster les coussins dans son dos. Elle renverse la tête, et comme il est déjà tout près d'elle, d'un mouvement imprévu, irraisonné, il appuie ses lèvres sur son front. Elle ferme les yeux. Jamais aucun geste semblable n'a encore trahi leur sentiment. Elle se tait, heureuse et confuse à la fois, et soudain, elle entend la voix étouffée et douloureuse du jeune homme, qui dit :

— Quel malheur que vous soyez canadienne-française et que je sois anglais.

Ce n'est qu'une toute petite phrase, mais elle en comprend le sens, malgré l'excitation du moment; sa joie tombe. Réveillée de son rêve, interdite, elle sent s'écrouler l'échafaudage du bonheur. Son hymne à la vie, tout à l'heure si fervent, s'éteint dans un mutisme cruel où se préparent des sanglots.

Steven pousse le canot; reprend l'aviron. Immobile, muette, elle regarde avec obstination le fil de l'eau.

Ils remontent le fleuve plus agité. Furtivement, elle constate que Steven évite aussi son regard et que ses traits expriment la tristesse. Alors, un rideau noir, opaque, semble tomber entre elle et les félicités entrevues.

Leur silence devient oppressant; il ne contient plus de bonheur diffus. Le grand fleuve ne reflète à présent qu'une lumière dure. Lui rappellera-t-il toujours cette douleur? Elle voudrait pouvoir demander à Steven: «M'aimez-vous?» Mais elle en est incapable, par pudeur: malgré son angoisse, elle sait bien que ce n'est guère à elle de parler. Et les doutes qu'elle emprisonne en elle-même la déchirent.

Le jeune homme, fidèle à son caractère inconséquent, rebelle devant les mots qui séparent à jamais, se reproche déjà d'avoir obscurci leur bonheur. Il voudrait reprendre la phrase chargée de sens qu'il a prononcée, la phrase qui n'a été que l'excuse de son recul devant les mots d'amour définitif. Il parle enfin, avec une feinte aisance, de choses indifférentes, remettant à plus tard la suite de cette conversation amorcée. C'est en vain. Marguerite ne peut plus dissimuler

son émoi. Pendant tout ce temps qui s'est écoulé, depuis qu'elle l'aime, Steven n'a donc pas eu les mêmes sentiments, il n'a pas désiré comme elle joindre pour toujours leurs deux vies? Mais pourquoi l'a-t-il tant recherchée, pourquoi est-il venu la troubler? Elle ne l'avait pas appelé, et des reproches naissent dans son esprit. Des idées qu'elle n'avait pas accueillies jusque là l'assaillent. Sa famille, ses amies ne s'informent plus jamais de Steven, l'objet pourtant, au début, de taquineries affectueuses. On s'était amusé d'un flirt: se refuse-t-on, à approuver un amour qui l'achemine vers le mariage mixte? Ils se sont fourvoyés, ils n'auraient jamais dû s'aimer.

Bouleversée, elle ne peut cacher sa peine, son désarroi. Ses yeux se mouillent malgré elle. Steven se tait. Une détresse profonde les envahit. Ils rentrent en ville, où leur tristesse se perd dans le tumulte de la fin d'une journée de travail. Ils mesurent leur amour au déchirement qu'ils éprouvent, en face de cet obstacle qu'ils avaient prévu, mais qui se dresse tout à coup, implacable.

Avant de se quitter, ils se donnent la main et le jeune homme murmure :

— Pardonnez-moi, Marguerite, je n'aurais pas dû vous rechercher, mais je vous aime maintenant plus que tout...

Elle ne peut rien répondre. Des sanglots s'amasent dans sa gorge. Ses yeux sont pleins de douleur et de reproche. Ils se séparent, sans savoir s'ils se reverront ou s'ils briseront définitivement.



Personne ne doit soupçonner sa souffrance, pas même son frère Jean, à qui elle se confie d'ordinaire. Pour qu'il ne devine rien, tant que dure le souper, elle lui parle et le taquine. Mais dès qu'il a quitté la table, elle cesse de rire et ne se rend pas compte de l'expression tout de suite douloureuse de son visage. Sa mère, aux aguets, s'inquiète.

Vers huit heures, Marguerite peut enfin monter à sa chambre et, libre de pleurer, elle se jette sur son lit, secouée de sanglots, étouffant des cris, comme au premier moment inacceptable d'un deuil cruel. Elle voit sa vie brisée. Les paroles de Steven avouent l'impossibilité de leur mariage.

Elle ne peut se résigner. Elle se révolte. Que fera-t-elle de toutes ces années qui s'allongent devant elle et qu'elle imagine désormais mornes, sans promesses, mortellement vides et cependant inévitables?

Son extrême jeunesse ne conçoit aucune consolation capable d'adoucir l'amertume de ces jours désolés. Elle ne se mariera pas, elle n'aimera personne. Elle n'aura ni maison, ni enfants. Cet évanouissement subit d'un bonheur probable, éteint en elle la lumière si forte de ses espérances. Elle s'apitoie sur son sort et pleure la grande pitié de sa jeunesse vouée au chagrin. L'imagination avivée, elle se voit dans dix ans, quinze ans, et elle entend les gens dire d'elle ce qu'ils ont dit d'autres, en sa présence :

— Non, elle ne s'est jamais mariée. Toute jeune, elle a eu une déception et ne s'en est jamais consolée.

Et ses larmes reprennent plus abondantes.

Puis elle se redresse, retrouve son optimisme. Le cauchemar qui l'a désespérée se dissipera bientôt. Ce n'est pas possible que tout finisse ainsi. Elle se défendra. Elle aime trop Steven pour le perdre sans lutter. Elle le persuadera de se convertir, et ensuite qui pourra les blâmer de s'unir ? Pourquoi sacrifier leurs deux vies à des préjugés ? Steven est bon, honnête, intelligent, elle n'est pas coupable de l'aimer, pourquoi souffrirait-elle ? Mais, c'est lui qui a pro-

noncé la phrase de division, posé l'obstacle. Il ne l'aurait point fait, si sa conversion avait été décidée.

Son rêve, elle ne peut plus en douter, se heurte à une désapprobation générale. Comment ne l'a-t-elle pas compris plus tôt? Elle savait l'opposition de sa mère, comment n'a-t-elle pas aussi vu la sourde hostilité autour d'elle, quand elle mentionnait le nom de Steven? Même Jacqueline Lanoue, sa meilleure amie, détournait la conversation pour n'en pas parler et Marguerite, contrariée, sentait alors comme un mur s'élever entre elles. Et dire que sottement, elle avait attribué cette froideur à un sentiment de jalousie chez Jacqueline qui était sans amour. Ce soir, la douleur lui ouvre les yeux. Jacqueline la plaint, plutôt, au lieu de l'envier, et tout le monde pèse probablement avec une feinte sympathie, les minces chances qu'un ménage pareil aura de rester uni. Marguerite, rougissante, reconstitue les conversations, les papotages dont son avenir a dû faire les frais; les réflexions narquoises ou mesquines accentuées souvent de moquerie, de gâté cruelle. Elle en a tant entendu de semblables, dans

tous les salons. L'amertume et le dégoût l'oppressent. Elle ne veut pas être discutée.

Ses amies ignorent à quel point elle aime Steven, pourquoi se mêlent-elles de la juger? Mais n'a-t-elle pas souvent elle-même, interprété des sentiments qu'elle ne connaissait pas non plus? On n'évite jamais les commentaires d'autrui, qu'on fasse bien ou mal; alors à quoi bon s'en soucier? Tout cela n'est rien, ne vaut pas le sacrifice de son amour. Elle endurera tout, courra tous les risques. C'est son bonheur à elle, son propre avenir qui est en jeu. L'obstacle religieux seul, en somme, doit compter. Et puisque la Providence les a mis sur le même chemin, a permis qu'ils s'aiment, en priant, en faisant des promesses au Ciel, Marguerite se dit qu'elle obtiendra la conversion de Steven. Mais elle se souvient tout de suite de nouveau, que c'est lui qui a provoqué son chagrin; qu'il semble condamner leur union. Il ne veut pas franchir cet obstacle. Tous ses raisonnements s'effondrent et, fougueusement, elle se reprend à pleurer.

Le souvenir brûlant des lèvres de son ami réveille plus fortement en elle le désir qu'elle a de s'appuyer

sur lui, dans cette existence si compliquée. Mais justement ce geste d'affection a entraîné la phrase d'alarme, changé sa grande joie en appréhension. O la dérision de sa confiance heureuse de l'après-midi, de ses paroles optimistes. Elle serait toujours contente, elle s'arrangerait pour l'être, et déjà la douleur la force à se rendre aux idées acerbes des gens déçus, à apprendre la lourdeur de la vie.

La nuit vient. La ville s'apaise. Marguerite écoute le bruit de la conversation, qui monte de la véranda, où se reposent ses parents; bruit monotone, calme, agaçant pour sa sensibilité exaspérée. Qu'ils sont tranquilles, satisfaits de peu, ses parents! Ont-ils déjà subi des crises pareilles à celle qu'elle traverse? Leur jeunesse fut-elle tourmentée? En tous cas, leur présent prosaïque paraît bien leur suffire. Comme la jeune fille se représente difficilement que sa mère a été belle, qu'elle a eu vingt ans. Maintenant elle va et vient dans la maison, travaille, prie. Elle ne voyage pas, elle a l'air de ne rien désirer, ou les désirs qu'elle affirme concernent toujours autrui, ses enfants ou petits-enfants. Ses jours coulent uniquement remplis de de-

voirs. Ses distractions sont médiocres et rares. Marguerite s'est proclamée contente de vivre, mais il lui faut continuellement des joies en perspective. Entre son père et sa mère subsiste bien une tendresse calme, qui jamais ne se dément, mais qui ne ressemble en rien à cette flambée incessante et joyeuse qu'elle-même a rêvée pour son foyer; c'est un feu amorti qui, sans s'éteindre, ne jette que des lueurs faibles. Elle veut autre chose, et voilà qu'elle n'aura pour partage qu'un incurable chagrin d'amour.

La sonnerie du téléphone égrène ses notes stridentes dans la maison vide. Marguerite se redresse, prête l'oreille. Sa mère rentre pour répondre, et l'appelle ensuite. Va-t-elle descendre le visage gonflé par les larmes? Mieux vaut simuler le sommeil.

Plus tard, Madame Couillard monte de son pas lourd; Marguerite, animée d'un espoir vague, veut savoir qui a téléphoné. Il n'y a plus de lumière dans sa chambre. Sa mère entre-bâille la porte pour lui parler, mais reste sur le seuil. Elles sont gênées l'une avec l'autre; une réserve qui leur est pénible et qu'elles ne

peuvent vaincre, qui tient de leur nature, les garde en dehors du domaine des confidences.

Sans savoir que sa phrase est ce soir plus cruelle, Madame Couillard répond :

— Steven voulait se rendre avec toi à l'arrivée du bateau. J'étais contente que tu te sois couchée si tôt. Je préfère que tu ne te promènes pas deux fois avec lui dans la même journée.

* * *

Nature fruste, sans détours, Madame Couillard paraît parfois manquer de douceur et de délicatesse. Elle sort d'un milieu rural, n'a connu que les bancs d'un couvent de village. Mariée très jeune, elle n'a eu aucune occasion de se cultiver; elle s'est ensevelie sous les soins et les devoirs du ménage. La finesse de sentiments et les qualités d'âme qui s'épanouissent en elle restent cachées.

Les enfants sont venus avant la fortune; l'aisance des jours actuels a succédé à des heures difficiles, mais son courage et son dévouement n'ont jamais fléchi. Chaque épreuve solidifie son optimisme, sa confiance

renouvelée en la Providence. D'un naturel gai, elle aime la vie en dépit de ses tracas et l'accepte avec contentement. Elle n'envie personne, ne désire ni la richesse, ni les bonheurs apparents d'autrui. Chacun porte ses fardeaux, assure-t-elle. Sans se plaindre, elle endure les petits et les grands ennuis, avec la certitude qu'en accomplissant son devoir, en servant et en priant bien Dieu, elle n'en sera pas abandonnée. Elle croit fermement que tout, avec la grâce divine, finit par s'arranger. C'est toute sa philosophie, et elle ignore surtout que c'en est une.

En tête à tête avec Marguerite, elle souffre de cette timidité particulière aux mamans que leurs filles dépassent, par l'instruction et le raffinement superficiel que donne l'usage du monde. Pour s'exprimer, les mots lui manquent. Depuis que sa fille est grande, elle ne sait plus causer avec elle. Marguerite a ainsi pris l'habitude de ne rien lui raconter des intérêts et des sentiments de sa vie. Jean lui sert plutôt de confident. Mais elles sont souvent seules toutes les deux à la maison, et la jeune fille regrette de ne pas bavarder avec sa mère, comme elle le fait si naturellement avec

ses amies. Un malaise règne toujours dans leurs propos et lorsque la nécessité de faire une observation se présente, Madame Couillard la fait mal, d'un ton bref et brusque, que Marguerite trouve blessant; et cela, après avoir hésité, après avoir bien médité ce qu'elle veut dire, tant elle redoute sa maladresse et en souffre.

Pourquoi, si pondérée, si prudente, Madame Couillard a-t-elle laissé sa fille s'éprendre d'un Anglais? Au premier abord, elle n'a pas imaginé que cette amitié prendrait si vite une tournure sérieuse. Steven et Marguerite faisaient partie d'un groupe qui comprenait presque toute la jeunesse de l'endroit, aucune intimité ne semblait possible dans leurs réunions. Et même plus tard, ce fut encore sans défiance qu'elle remarqua les premiers témoignages d'attention du jeune homme. Elle savait Steven bien élevé et honnête, et il fréquentait amicalement, d'ailleurs, d'autres jeunes filles.

Il avait fallu cependant se rendre à l'évidence. Les rumeurs, les commentaires de la petite ville potinière, les insinuations de ses amies l'auraient renseignée complètement, si elle n'eût d'elle-même, à la fin, tout compris. Le jeune Anglais multipliait les occa-

sions pour rencontrer Marguerite. A son anniversaire de naissance, il lui avait offert plus que le banal cadeau d'usage, et souvent, il lui envoyait des fleurs, des livres, des bonbons.

Madame Couillard s'était alors vraiment alarmée, et quand, le dimanche après les Rois, le vieux curé avait expliqué au prône, comme chaque année, le décret sur le mariage chrétien, sa conscience s'était affolée. Elle avait rougi, s'imaginant qu'il appuyait, à son intention, sur les commentaires contre le mariage mixte, que, pour elle, il précisait ses arguments avec plus de sévérité. Ensuite, elle n'avait plus connu de repos.

C'était au temps où, tous les jours, les jeunes gens allaient patiner sur le fleuve. Deux longues semaines, le ciel était resté bleu, le froid sec, et les bordages s'étaient maintenus glissants et lisses. A la fin, comme Marguerite n'allait toujours patiner qu'avec le jeune Anglais, Madame Couillard était intervenue, l'avait mise sur ses gardes :

— Ne vois donc pas Steven si souvent, Marguerite. J'ai peur pour toi.

— Peur de quoi, maman?

— On s'attache sans le vouloir, quelquefois. Ce serait un grand malheur. Il est anglais et protestant. Tu ne dois pas l'oublier, et c'est assez pour que tu sois prudente.

Marguerite l'avait interrompue pour cacher son trouble.

— Tu te fais des idées, ma pauvre maman, je t'en prie. J'aime à patiner, c'est tout. Il n'a jamais été question d'amour entre nous...

Elle n'avait pas ajouté: «Et il n'en sera jamais question».

Elle avait fui, sa pudeur effarouchée redoutant l'intrusion, dans ses affaires, d'une autre, fût-elle sa mère. Une légère crainte, déjà, l'empêchait sans doute de s'examiner minutieusement.

Madame Couillard n'avait plus soufflé mot, mais elle avait redoublé ses prières et supplié Dieu de l'éclairer sur la conduite à tenir. Marguerite, moins absorbée, moins égoïste, plus perspicace, aurait pu remarquer les privations que sa mère s'imposait; des pénitences de toutes sortes s'accumulaient ainsi pour que le mariage de Marguerite fût ce qu'il devait être. Ma-

dame Couillard employait les moyens spirituels, parce qu'elle croyait qu'au point où en étaient les choses, ils étaient les seuls efficaces. Des leçons trop directes, une opposition radicale au sentiment de sa fille ne pouvaient aujourd'hui, lui semblait-il, que provoquer une révolte et un regain d'amour. Si souvent, les obstacles ne font qu'augmenter une passion. Mais elle veillait avec une patience angoissée, demandant au ciel de permettre que tout se dénouât naturellement, sans blessures trop douloureuses pour le cœur de son enfant.

Ce soir, Madame Couillard a lu le tourment sur le visage de Marguerite. Cette dernière promenade en canot lui inspire de nouvelles inquiétudes. Toutes ces occasions que les jeunes gens d'aujourd'hui ont d'être seuls! Elle accorde bien sa confiance à sa fille, mais déplore les usages changeants, et cette excessive liberté de la jeunesse. Se sont-ils avoué leur amour? Ont-ils décidé de tout braver pour s'unir? Marguerite s'est endormie; mais sa mère, angoissée, redoutant moins sa propre peine que le malheur de son enfant, dans l'ombre, cherche une solution à ce torturant problème.

Les semaines qui suivent atténuent peu à peu le chagrin de Marguerite. Rien ne semble changé. Steven est plus assidu que jamais auprès d'elle.

Marguerite désire d'abord savoir ce qu'il pense, ce qu'il veut, ce qu'il a décidé. Les premiers jours, un vague malaise met de l'hésitation dans leur gaîté. Des silences pesants les amènent au bord d'une explication. Mais, graduellement, l'optimisme de la jeune fille reprend le dessus; elle s'appuie sur l'attitude de son ami, pour concevoir un nouvel espoir de bonheur.

Les beaux jours de l'été qui commence favorisent leurs rencontres. Quand ils ne vont pas ensemble en canot, Steven la retrouve au tennis, à la fin de l'après-midi. Elle s'y rend tous les jours avec Jacqueline Lanoue. Jean vient également les rejoindre, et les parties succèdent aux parties. Marguerite aime passionnément le tennis. Elle joue bien, d'ailleurs, entre toutes. L'ardeur du jeu noie en elle toute pensée, toute préoc-

cupation. Elle s'y donne avec un entrain sans pareil et tient à jouer tant que le ciel garde une lueur de clarté. Jamais son enthousiasme ne fait défaut. Et il déborde quand elle arrache des applaudissements aux spectateurs par une riposte plus savante.

C'est un plaisir de la voir et Steven ne songe pas à se plaindre de la rareté de leurs tête-à-tête. Il y trouve un prétexte pour éloigner les explications. Quand il imagine ce qu'il devra lui dire, il se voit lui conseillant de rester son amie, quelques années de plus. Elle n'a que vingt ans, après tout. Au lieu de prendre l'initiative de leur destinée, pourquoi ne pas laisser aux circonstances le soin de tout régler?

Il se laisse donc aller presque sans remords à la douceur de la voir sans cesse; et Marguerite oublie à présent sa veillée d'alarme, comme un cauchemar que dissipe la lumière du jour. Elle se dit qu'elle a dramatisé les choses pour rien.

Elle voudrait, tout de même, avoir le courage de demander à Jacqueline Lanoue de lui donner son opinion là-dessus. Mais elle redoute le vague cynisme de Jacqueline, qui a des idées pessimistes sur la vie

conjugale. L'aînée de huit enfants, Jacqueline a encore le soin de ses tout petits frères, elle doit à tout propos se priver, se sacrifier pour eux. Avec tant de bouches à nourrir, à la maison, il n'y a jamais assez d'argent. Elle constate tous les embarras d'un ménage. Elle rêve d'une vie à elle. Elle lit, elle veut écrire, se faire une réputation, pour avoir une raison honorable de rester vieille fille. Mais habiter Sorel la désappointe. Elle ne s'y résigne pas, espère de tout son cœur retourner à Montréal où, jusqu'à ces dernières années, sa famille a vécu.

L'été, Jacqueline aime assez la petite ville. Mais quand revient la saison des concerts, des conférences, quand elle se revoit à Montréal, changeant ses livres à Saint-Sulpice, au Fraser, mangeant à l'heure du thé des brioches chez Kerhulu, courant les magasins, les ventes, flânant aux vitrines des librairies de la rue Saint-Denis, sa nostalgie, son ennui ne connaissent plus de bornes. Et toutes ses amies d'enfance qu'elle a dû quitter.¹ Sans Marguerite et sans Jean, elle prétend qu'elle serait bien à plaindre. Marguerite aime les choses qui l'intéressent elle-même. La bibliothèque

de Jean remplace Saint-Sulpice et le Fraser. Et, Dieu merci, elle peut compter sur le jeune homme pour ne pas penser à l'amour. Il la traite comme une camarade. Il aime à la voir, précisément parce qu'elle affirme sur tous les tons qu'elle ne se mariera pas. Avec elle, il sent son indépendance en sûreté.

Marguerite a raison de douter du réconfort qu'elle tirerait de l'opinion de Jacqueline. Quand une jeune fille ne veut pas entendre parler pour elle de mariage, elle n'aime pas que les autres y pensent. Pour Jacqueline, en plus, un prétendant qui est attaché à Sorel doit tout de suite être rejeté. On ne s'enchaîne pas à une petite ville dont rien ne remue l'air endormi, à une petite ville où tous les jours, aux mêmes heures, se font les mêmes choses! A une petite ville sur laquelle l'imprévu semble n'avoir aucune prise, où les gens ont des manies et sont cancaniers...

Marguerite a cent fois entendu ces doléances sur sa ville natale. Si elle consulte Jacqueline, elle peut s'attendre à être rabrouée. Au fond, elle sait aussi que son amie la blâmera de vouloir épouser un Anglais, si elle est franche. Alors à quoi bon parler? Marguerite

sent que tout est inutile, qu'elle ne se rendra pas aux meilleures raisons du monde, qu'elle dira oui, si Steven lui demande de devenir sa femme.

Mais sur un point Jacqueline exagère. L'imprévu a parfois prise sur Sorel, comme ailleurs.

* * *

Un midi, au début de juillet, le téléphone sonne chez Marguerite, qui se précipite pour répondre, certaine que l'appel est de Steven. Elle revient bredouille:

— C'est pour toi, papa, et une voix que je ne connais pas.

Une voix qu'elle ne connaît pas, c'est déjà de l'extraordinaire.

M. Couillard reparait le visage heureux:

— C'est Dupré, de Québec. Il est avec Louise et Philippe. Ils viennent dans un instant.

Jean, volontiers sauvage, n'en veut pas savoir davantage:

— Je me sauve. Vous leur ferez mes amitiés.

Marguerite aussi voudrait disparaître! Voilà son après-midi bouleversé. Sacrifier le tennis, ne pas voir

Steven, pour des gens qu'elle ne connaît vraiment pas, quel contretemps. Comment se souvenir d'eux, quand elle ne les a vus qu'une fois. Louise a quatre ans de plus qu'elle, cela lui semble énorme. La conversation sera difficile. Ennuyée, elle monte refaire sa toilette.

Elle sourit tout de même en redescendant. La porte s'ouvre pour les voyageurs. Parmi ses robes, elle en a choisi une, plus jolie que les autres, en crêpe jaune. La main sur la rampe, aux dernières marches, elle s'arrête hésitante, pour attendre que son père présente le nouveau personnage qu'en grandissant elle est devenue.

Philippe Dupré la regarde surpris. Lorsqu'il était autrefois venu à Sorel, la maison était encore remplie par les aînées maintenant dispersées. En apercevant Marguerite, il se demande d'abord qui elle est. Puis la mémoire lui revient, il revoit la benjamine d'alors, enfant gâtée, encombrante, trop jeune pour partager les amusements des grands, et qui tenait ferme à en être quand même. Ce souvenir le fait sourire.

Les jeunes filles, d'un coup d'œil furtif, se sont examinées. Elles se plaisent, s'embrassent comme des

cousines et, presque tout de suite, les visiteurs cessent d'être un ennui pour Marguerite.

Son père et M. Dupré ont autrefois fait ensemble leur droit. Natifs du même village, en pension durant leur cours dans la même maison, ils éprouvent un très vif plaisir à se retrouver. Avant de ressasser leurs souvenirs communs, M. Dupré explique son arrivée soudaine. Ils revenaient de Montréal quand l'auto s'était détraquée à Berthier. Au garage, on ne pouvait pas l'examiner tout de suite. Ils avaient saisi cette occasion de traverser à Sorel.

Ce qu'il ne racontait pas, c'était que Philippe et Louise avaient d'abord protesté. Le retard les contrariait et l'excursion ne les tentait guère. En restant à Berthier, il leur semblait qu'ils hâteraient la réparation de la voiture.

Ils maugréaient encore, en montant à bord du «François C», — qui s'appelait ainsi à cause du prénom et de l'initiale du nom, de son propriétaire. Sur le pont du traversier chauffé par le soleil, ils attendirent un quart d'heure. Mais, le bateau en mouvement,

Philippe s'était le premier réconcilié avec le voyage forcé.

Quand vous longez Berthier jusqu'au chenal du Saint-Laurent, la petite ville se présente sous son aspect le plus caractéristique. Les maisons de la rive, solides, anciennes, ombragées par une allée de vieux ormes, se reflètent dans le bras du fleuve d'abord étroit et paisible. Elles sont belles et fières, avec cette admirable simplicité de ligne, qui distinguait chez nous l'architecture des débuts de la colonie et qui aurait dû rester pour les Canadiens, en même temps qu'un motif de fierté, un modèle à imiter, une tradition à suivre.

Philippe exprima cette opinion. Il était de cette génération nouvelle, pour qui le patriotisme est une vertu d'urgence, et l'apathie en cette matière, un crime. Soucieux de la valeur des siens, il recherchait dans l'histoire les trésors de passé, et dans les paysages, les vestiges du régime français ou de l'époque qui s'en rapprochait le plus. La destinée du petit peuple que nous sommes le préoccupait grandement. Il avait confiance qu'avec de bons professeurs d'énergie, — il avait lu Barrès et appliquait ses doctrines, — avec de la vigi-

lance, nous finirions par être autre chose que de pauvres coloniaux. Notre droit de premier occupant, de défricheurs de cette immense contrée, il le comptait pour un titre. Ce qu'une poignée de héros avait semé de souffrance sur notre sol, il l'évaluait comme un patrimoine précieux; plus que les richesses de ceux qui, étrangers, étaient venus se fixer ici, pour y trouver une vie facile et lucrative. Au début de notre histoire brillent des faits et des gestes splendides; vaincus, nous restons quand même les plus glorieux. Philippe répétait souvent, avec un orgueil qui contenait bien un peu de fanatisme, que, avec un bout de papier timbré, peut-être américain ou canadien qui veut, mais que pour être canadiens-français, il faut dater de deux à trois siècles.

En regardant la ligne harmonieuse des vieilles maisons de Berthier et les clochers presque deux fois centenaires, qui dépassent les feuillages des ormes et restent visibles longtemps quand le village a disparu, Philippe évangélisait Louise.

A midi, le «François C» entrait dans le port de Sorel. A l'Angelus qui sonnait s'ajoutait le cri des

sifflets d'usine. Des chantiers de l'État, sur la rive opposée du Richelieu, les ouvriers sortaient en troupeau pressé. Deux à deux, ils sautaient dans les chaloupes amarrées les unes à côté des autres au bord de la rivière, et donnant, sans prendre la peine de s'asseoir, de vigoureux coups de rames, traversaient, se lançant des défis, rivalisant de vitesse. En moins d'un instant, leur flottille couvrit le Richelieu. Philippe et Louise s'amusèrent de ce spectacle que tous les jours ils auraient pu revoir. Les ouvriers se paient vite une chaloupe, avec l'argent qu'ils donneraient au bac, qui fait la navette entre Sorel et les chantiers maritimes. Et le soir, leurs familles utilisent l'embarcation et vont se promener en chantant, sur le grand ou le petit fleuve, ou pêcher la perchaude et le brochet.

* * *

Les Dupré, finalement, restent à Sorel jusqu'au lendemain. Pour occuper l'après-midi, M. Couillard propose une promenade en yacht.

En descendant vers le bassin, les jeunes gens discutent comme s'ils s'étaient toujours connus. La

conversation se déroule facile et agréable. Tous les trois semblent avoir tout un arriéré de choses à se dire.

Tout de suite, Marguerite se découvre beaucoup d'amitié pour Louise. Elles ont lu les mêmes romans, elles sont au même tournant de leur vie; un peu téméraires dans leurs jugements, croyant de bonne foi que leurs opinions valent autant que l'expérience des autres. Philippe les écoute, vaguement paternel. Quand Marguerite surprend l'expression complexe de son regard fixé sur elle, elle écarquille curieusement ses yeux gris. A cette muette interrogation Philippe répond une fois:

— Vous préférez que je ne vous regarde pas? Je vous intimide?

— Non, mais vous vous amusez à nos dépens si je ne me trompe?

— Dieu m'en garde! Je viens de vous revoir nettement, telle que vous étiez il y a huit ans, la dernière fois que je suis venu...

— Il y a huit ans, j'avais treize ans alors. Est-ce que je disais autre chose que des sottises?

— Je ne me rappelle pas vos propos. Ce que je sais bien cependant, c'est qu'il y avait en vous une espèce de grâce sauvage...

— Vous me flattez un peu...

— Vous étiez amusante, avec vos mêmes yeux, dans un visage plus flou. Vous aviez une petite robe à pois rouge et vous avez pleuré parce que nous allions à la Pointe aux Pins et que vos sœurs ne voulaient pas de vous...

— Finalement, elles m'ont emmenée parce que Jean a plaidé pour moi...

C'est curieux, songe ensuite Marguerite. Une heure auparavant, elle croyait ne pas connaître Philippe, et voilà qu'il se souvient exactement de son visage de petite fille, d'une de ses robes et de larmes qu'elle a versées. Elle voudrait l'interroger, savoir autre chose de ces jours oubliés, mais elle n'ose pas. Philippe croira à une vaine complaisance en elle-même.

Ils sont bientôt absorbés par le paysage où le yacht s'engage. Marguerite aime passionnément son fleuve. Elle déclare parfois: «Je dois avoir du sang de

pilote dans les veines». Elle a grandi en se promenant sur l'eau.

— Autrefois, raconte-t-elle, ma place préférée, ce n'était pas dans un fauteuil, mais étendue à l'avant, la tête dépassant la proue, pour ne voir que l'eau.

— Et elle ruinait toutes ses robes... ajoute sa mère.

— Et papa me prédisait tous les jours que j'allais me noyer...

— C'est encore à venir...

Le vent joue dans les cheveux de Marguerite; elle replace d'un geste vif une boucle qui l'agace, et Philippe tente cette fois de tirer du passé une image qu'il n'a pas vue; la jolie proue qu'elle devait faire, étendue à l'avant, les coudes appuyés et son visage frais reposant dans la coupe bronzée de ses deux petites mains brûlées de soleil.

Mais on attire son attention. Ces îles du lac Saint-Pierre sont des merveilles, comme douceur de lignes, comme teintes veloutées. Le yacht, en quittant le large, s'engage dans le chenal du Moine et longe l'île du même nom, couverte d'un épais gazon

*forme
anglaise*

vert. Puis il s'égare dans les canaux qui sillonnent capricieusement cette terre basse imprégnée d'eau; entre les îles Bibeau, aux Etourneaux, aux Fantômes. Quelques-unes ne sont séparées que par une étroite pièce d'eau, miroir lisse et profond, sombre à cause des grands arbres dont les branches, d'une rive à l'autre, se rejoignent presque en arceaux. Le yacht sort d'une allée ainsi ombragée, où le soleil ne pénètre que tamisé, pour entrer dans un courant élargi et lumineux comme une plaque d'argent.

Philippe, qui a vu nos grands lacs, véritables mers intérieures, le Golfe Saint-Laurent, la baie des Chaleurs, le lac Saint-Jean, le Saguenay et tant d'autres rivières et d'autres lacs que nos cartes ne mentionnent même pas, s'étonne encore de l'extrême beauté de notre pays.

L'air meilleur, tiédi, emprunte à l'odeur de l'eau la saveur d'un breuvage. Les îles s'ajoutent aux îles. Quelques-unes sombrent sous le poids d'impénétrables forêts, d'autres sont unies et planes, clairières bornées par le ciel bas. Ailleurs, des rivages se couvrent de hauts joncs, ou de gazons gras, courts

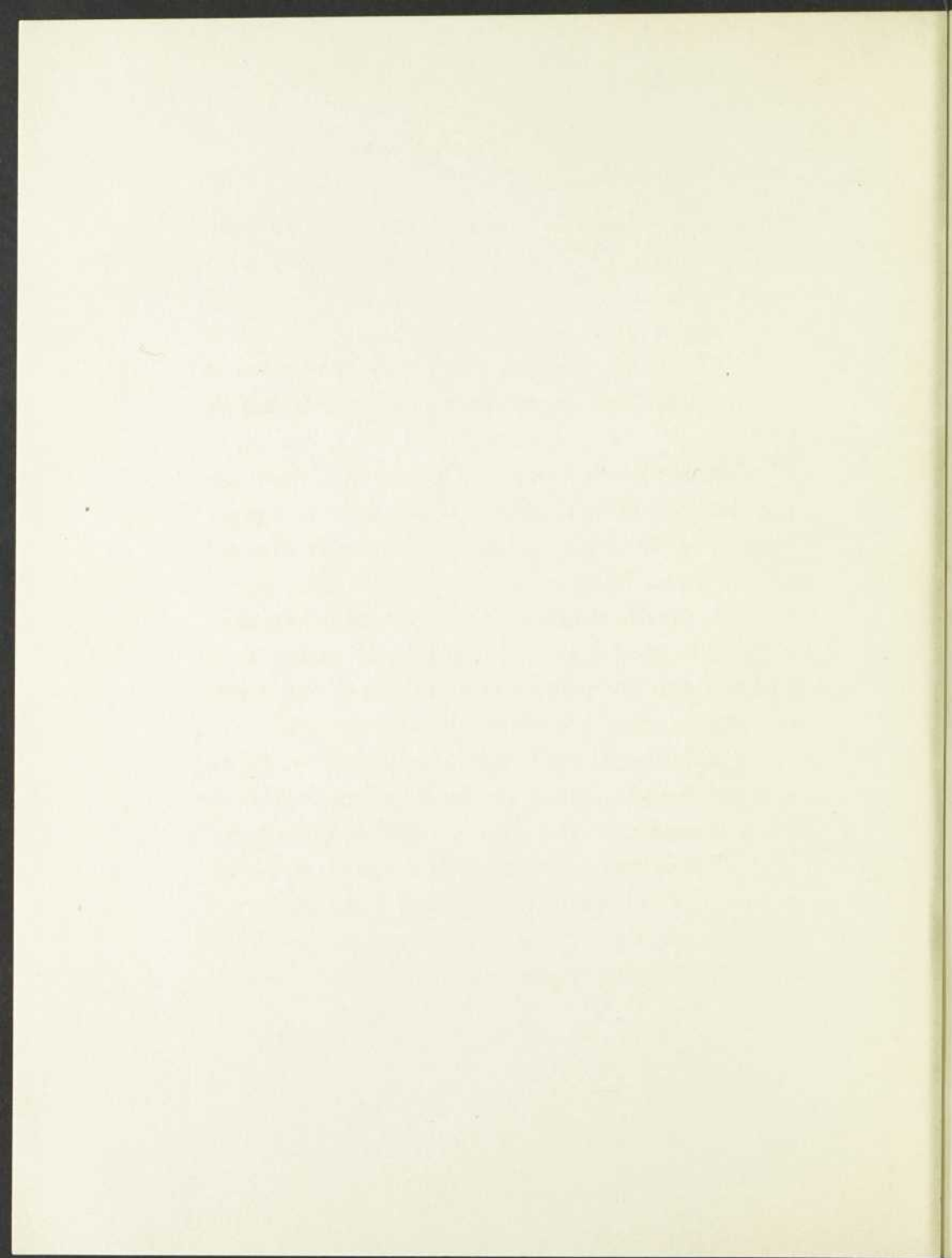
comme une pelouse de ville sous des ormes au feuillage en dômes. On dirait le fond conventionnel d'un vieux tableau.

Philippe confesse son admiration :

— Je ne croyais pas qu'un pays plat pouvait être aussi pittoresque. J'avoue mon chauvinisme de Québécois. Mais je me rétracte. C'est splendide, et si calme, si paisible, comparé à notre région tourmentée. Et c'est encore si désert, qu'on imagine sans peine les Iroquois, toujours cachés dans les fourrés, comme autrefois...

Marguerite et Louise se souviennent des épisodes historiques appris au couvent et relégués si loin dans leur mémoire. Le paysage où ils se sont déroulés leur redonne l'importance de réalités.

Par le chenal aux Corbeaux le yacht rentre dans le fleuve. Le soleil baisse, change la couleur des choses. Sorel revient vers eux avec ses clochers, ses vieux arbres, ses phares et la ligne grise des quais où rêvent en fumant des bateaux...



— Non, c'est incroyable, il me semble que je rêve.

Marguerite ne cesse de répéter à Louise son étonnement. Elle part tout à l'heure avec les Dupré. Pendant le repas, la veille au soir, ce voyage s'est décidé. Puisque Marguerite n'était jamais allée jusqu'à Québec, pourquoi ne pas profiter de cette occasion, occuper la place libre dans l'auto? La chose s'était tout de suite arrangée comme rationnelle, et non comme renversante, mais Marguerite n'en revient pas!

Moitié ravie, moitié malheureuse, elle a d'impulsifs mouvements de joie, devant la perspective de ce voyage magnifique. Mais si la hâte de voir les remparts, la citadelle grise, les ruelles tortueuses, le Château, la remplit d'enthousiasme, en revanche, elle est un peu angoissée, à cause de ce milieu inconnu où elle va pénétrer et qui d'avance l'intimide. Et puis, elle re-

doute par-dessus tout de quitter Steven dans les circonstances présentes. Il viendra au départ du bateau pour Berthier, mais devant la famille réunie, quoi se dire? Ils n'échangeront aucune promesse. Là-bas, ce sera tout de même une consolation de recevoir des lettres de lui. N'écrit-on pas souvent les choses qu'on n'ose dire?

A midi, comme Marguerite l'a prévu, Steven est au quai, mais aussi ses parents à elle, son frère Jean et Jacqueline Lanoue. En donnant la main à Steven, elle lui recommande :

— Ne soyez pas trop heureux sans moi!

Cette phrase exprime bien la crainte qu'elle éprouve et qu'elle s'efforce de cacher sous une gaieté un peu nerveuse.

Quand le *François* quitte le port, son cœur se serre. Regardant s'en aller Jacqueline entre son frère et Steven, elle imagine sa place prise déjà et il lui semble que ce départ va les séparer pour toujours. Philippe surprend cette tristesse :

— Regrettez-vous d'être venue?

— Ah! non! j'aime trop le voyage. Mais c'est

étrange, j'aime le voyage et je déteste partir. On ne sait jamais ce qu'on retrouve au retour...

— Je ne croyais pas que vous pouviez être pessimiste...

— Je ne le suis pas. Mais le cœur me manque en partant, comme dans un ascenseur qui descend trop vite. Mes impressions, d'ailleurs, sont plutôt fugaces. Voyez, je ne suis plus triste.

Et elle le regarde droit dans les yeux; il peut constater qu'elle dit vrai. Il est attiré par cette façon qu'elle a de regarder et qui révèle une âme si jeune, n'ayant rien à cacher. De nouveau, en effet, elle paraît joyeuse, sans arrière-pensée. Elle ne s'appesantit jamais volontairement sur rien, elle glisse sur ses petits soucis. L'attention de Philippe a dissipé le nuage. N'est-ce pas toujours ainsi? Une distraction chasse un ennui, une bonne impression en chasse une mauvaise.

Les chaises approchées du bastingage, ils surveillent avec intérêt la terre qui défile; la Pointe aux Pins, semée de chalets blancs ou jaunes, puis la côte plate et verte, si calme, où l'on voit saillir, de distance en

distance, des croix du chemin et des moulins à vent, entre les maisons espacées.

De Berthier ensuite, Marguerite s'abandonne à la joie de vivre, de rouler sur une belle route, de retrouver son insouciance avec la douceur du moment présent. L'ivresse du vent, la vitesse, le décor changeant comme un décor de rêve, l'air transparent et doré grisent sa jeunesse. Elle ne ressent plus ni ennui, ni regret, ni angoisse, mais uniquement le délice d'être vivante, les yeux bien ouverts. Dans les pentes, l'auto semble plonger et Marguerite éprouve aussi la sensation physique de plonger avec ravissement dans l'inconnu, et elle flotte ensuite sur une vague de joie qui la berce.

Les paysages qui ont tant de prise sur elle ajoutent à sa sérénité reconquise. Peu de routes sont plus diverses, plus intéressantes. Pendant tout le trajet, à droite, c'est le fleuve, à gauche, une capricieuse ligne de forêt qui accompagne à son gré le chemin, qui s'éloigne et se rapproche tour à tour, quelquefois verte, quelquefois plus sombre, presque noire sous la barre plus claire de l'horizon. Entre les champs riches,

le chemin muse, fait des détours, se courbe ou s'allonge droit devant vous sous la voûte que forme une double rangée d'arbres. Les villages de la rive sont tous anciens. Leur atmosphère est la même, ils sont tous dominés par leur église et leur grand couvent de pierre. Ils sourient paisibles, simples comme les êtres qu'ils renferment. Leur ressemblance vient de cette similitude de la race qui les a produits, de la pensée qui les a animés, de l'ordre qui les a groupés autour du clocher.

La voiture file. Le ciel s'étend d'un bleu profond accentué par le blanc des nuages neigeux que pousse un vent d'ouest léger. Les uns après les autres, ils redisent :

— Que nous sommes heureux d'avoir un temps pareil !

De véritables tableaux se succèdent sans trêve : une passerelle reflétée dans l'eau d'un ruisseau, la courbe d'une montagne couleur d'acier dans le lointain, un arbre splendide isolé orgueilleusement dans une prairie, une vieille maison que le bonheur semble habiter. Sur le talus vert des petites rues modestes, des enfants s'immobilisent pour regarder passer l'auto.

Au fond du paysage, les Laurentides se rapprochent bientôt pour tenir compagnie à la route. A la Pointe du Lac, le fleuve ressemble à la mer. Il réfléchit le bleu saphir du ciel et, soulevé par le vent, se festonne d'écume.

Marguerite est assise à côté de Philippe. Au départ, M. Dupré l'a taquinée :

— Surtout, ne donnez pas de distractions au chauffeur...

Elle l'a rassuré. En auto, elle aime à se laisser vivre sans parler. Philippe ne peut souhaiter plus tranquille compagne. Ils échangent, par-ci, par-là, une réflexion, mais, le plus souvent, Marguerite regarde en silence.

Elle connaissait d'avance ce trajet jusqu'aux Trois-Rivières, — où le progrès s'insinue dans une ville riche de souvenirs héroïques, — mais ensuite, le pays est nouveau pour elle. Plus ils avancent vers Québec, plus le sol s'élève, accidenté, pittoresque. La route court le long d'un plateau, dominant une vallée encerclée comme l'arène d'un cirque, par la chaîne ininterrompue des longues montagnes. A Cap Santé,

à Donnacona, chaque tournant du chemin réserve une surprise. Dans les bois, les érables, les bouleaux, les sapins opposent leurs couleurs, et les falaises escarpées ajoutent leurs teintes diverses aux nuances infinies du tableau. Dans des bouquets de saules, de belles maisons canadiennes, à toit pointu percé de lucarnes, portent avec orgueil sur leur mur de moellon des champs, la date de leur naissance: 1775, 1820: elles sont les aïeules de ce jeune pays. Flanquées de lourdes cheminées crépies, solides et humbles à la fois, elles témoignent la survivance française de la fidèle province de Québec. Leur modèle à peine différent se retrouve en Normandie, en Bretagne.

Philippe exalte maintenant son pays; il abandonne imprudemment le volant pour gesticuler. Il cherche à orienter l'admiration des autres, à leur communiquer ses sentiments patriotiques. Marguerite, que ces idées surprennent, se demande comment un jeune homme peut être à ce point passionné pour sa race. Jamais ce sujet ne l'a préoccupée. Si, au cours d'une fête quelconque, elle entendait notre Hymne national, ou les mélancoliques paroles de «O Carillon,» l'émo-

tion dilatait soudain son âme, mais l'instant d'après tout était fini, elle n'y pensait plus.

Aussi sa surprise grandit en écoutant Philippe. Que d'opinions absolument nouvelles pour elle. Un peu stupéfaite, elle découvre cet esprit imprégné de soucis dont elle ne soupçonnait même pas l'existence. Ces préoccupations, dont elle ne nie pas la grandeur, lui plaisent vaguement, mais sur ce terrain inconnu, elle suit le jeune homme plus curieuse qu'enthousiaste.

Vers six heures et demie, ils sont presque au terme du voyage. A gauche, la route domine la vallée de la rivière Saint-Charles et les montagnes se sont élevées et multipliées au fond du paysage. Ils entrent à Québec par le chemin Sainte-Foye.

— Nous voici sur les Plaines d'Abraham, dit Philippe.

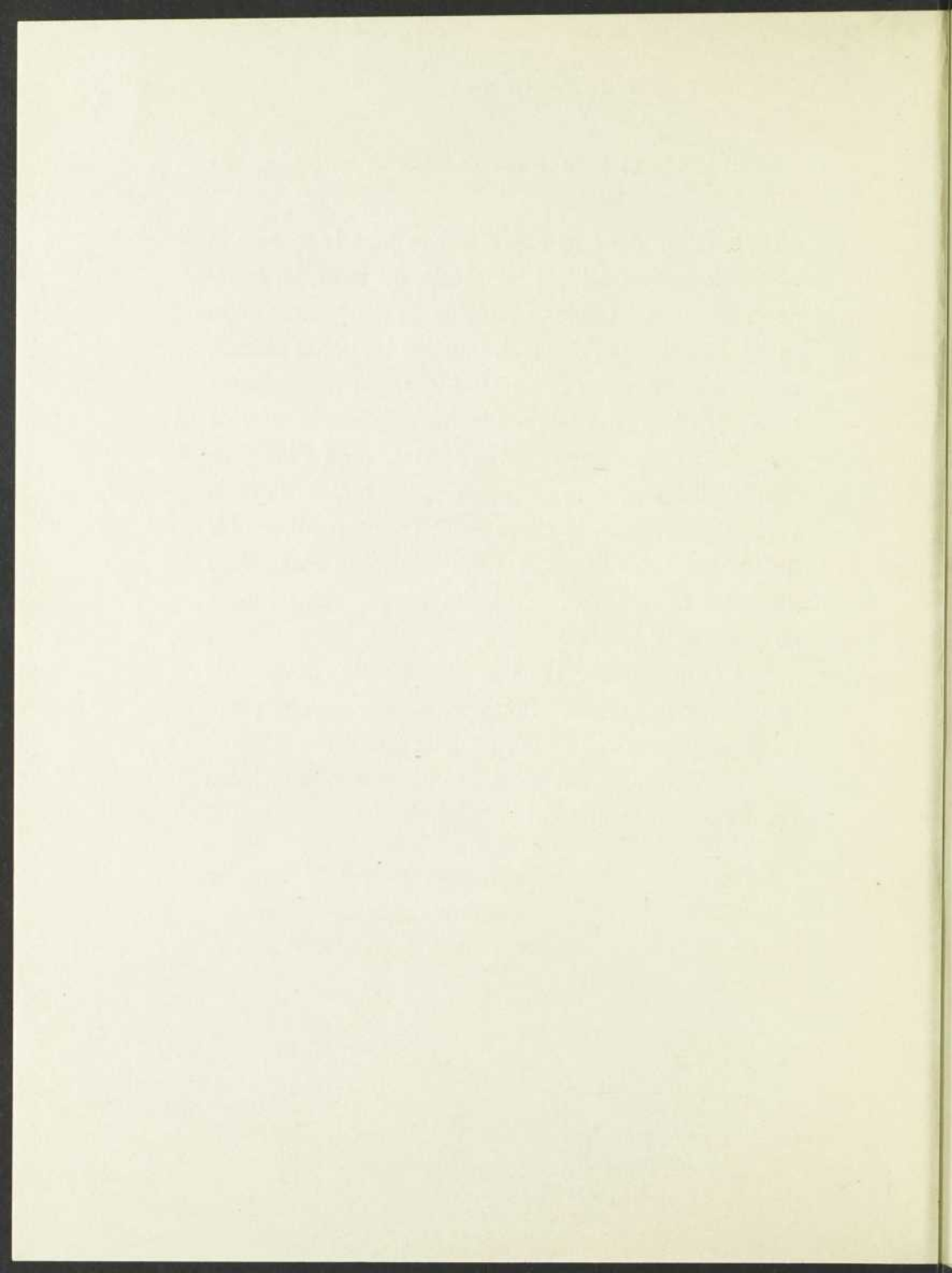
Cette phrase, pour Marguerite, étincelle soudain comme un glaive. Même désintéressée de l'histoire actuelle, elle conserve, comme toutes les petites filles de son pays, le souvenir des batailles qui précédèrent la conquête du Canada. Mais pour la première fois, ces faits d'armes éveillent une émotion vraie dans son

cœur. C'est donc ici même que se joua le sort de la Nouvelle-France, ici que Montcalm est mort, au cours de cette lutte terrible qui décida de l'allégeance d'un pays? Le soleil qui descend, illumine les belles plaines, maintenant paisibles et vertes à côté du grand fleuve bleu. Un jour, des boulets les ravagèrent, le sang de nos ancêtres les arrosa. Marguerite, dont l'imagination s'enflamme, sent sa gorge se serrer. Quand la voiture passe sous la porte Saint-Louis, il lui semble qu'elle est à des lieues et à des siècles de Sorel, dans un autre monde, dans un autre temps. Une espèce de stupeur l'envahit.

L'auto s'arrête dans la rue étroite, devant de hautes façades grises. Philippe, sans le savoir, porte jusqu'au paroxysme l'émoi de Marguerite:

— Vous allez dormir dans une maison qui a vécu l'heure de la conquête...





La maison est étroite et haute: le sous-sol, le rez-de-chaussée et trois étages dont le dernier mansardé. Les escaliers montent les uns au-dessus des autres, un nombre infini d'escaliers, parce qu'il fallait autrefois ménager l'espace, pour que toute la ville fût enclose dans les remparts. La maison est en effet serrée entre ses voisines et bloquée par les façades également hautes et grises de l'autre côté de la rue; en arrière, le mur du jardin des Ursulines et la masse du Monastère limitent son horizon.

Cette vieille demeure de pierre, unie et humble, cache avec modestie un luxe sobre. Les pièces sont spacieuses et chacune s'orne d'une cheminée à manteau de marbre blanc. Sauf dans la bibliothèque, où la famille se tient le plus souvent, on a gardé chez les Dupré de beaux meubles anciens d'une richesse discrète.

Madame Dupré se plaint de sa vieille maison, mais sa vieille maison possède un charme inimitable, un cachet qui est le résultat de longues années de bon goût et de tendresse. Il a fallu bien aimer son foyer pour lui composer cette physionomie vivante et harmonieuse et y vivre longtemps, pour modeler ainsi son expression.

La vie des Dupré s'est greffée à ces murs et en a fait *la maison*, dans son sens le plus parfait, l'abri solide, durable, des traditions et de la continuité. Le parfum du passé donne au présent une valeur particulière, la vieille demeure superpose son caractère à celui de ses habitants, rehausse leur distinction, leur confère une espèce de titre de noblesse, parce qu'elle les encadre avec une dignité rare.

Mais Madame Dupré, d'esprit positif, pratique, avec un peu d'ingratitude, mais non sans raison, a cessé d'aimer ce foyer. En vieillissant, chaque escalier remonté lui cause un peu plus de fatigue. Elle ne peut s'empêcher de dire que son plus cher désir est d'aller finir ses jours ailleurs, dans une habitation plus petite et plus neuve, plus confortable, où il y aurait plus de

lumière, où l'entourage s'égaierait d'un peu de verdure. La sévérité des vieux murs l'opprime.

Ces plaintes revenant souvent sur ses lèvres, Marguerite les entendit le lendemain de son arrivée. Tout de même, la maison a été modernisée, autant qu'elle peut l'être sans perdre son caractère. Des parquets cirés ont remplacé partout les anciens planchers raboutés et craquants. Depuis longtemps aussi, le calorifère a rendu inutiles les belles cheminées de marbre, mais elles évoquent, si nombreuses, le temps où elles étaient là par nécessité. L'imagination de Marguerite lui représente tout de suite ses aïeules, se chauffant, rêveuses ou préoccupées, devant l'âtre où dansent les flammes. Elle parcourt les cinq étages à la suite de Louise qui lui raconte ses souvenirs d'enfance; les rampes d'escalier, les longs corridors, tout les fait surgir.

Pour Marguerite, Québec se révèle, monde nouveau et romanesque. On conserve dans la capitale des usages, des conventions qui sont abandonnés ailleurs. On observe scrupuleusement l'étiquette, le décorum a une importance majeure. C'est une ville

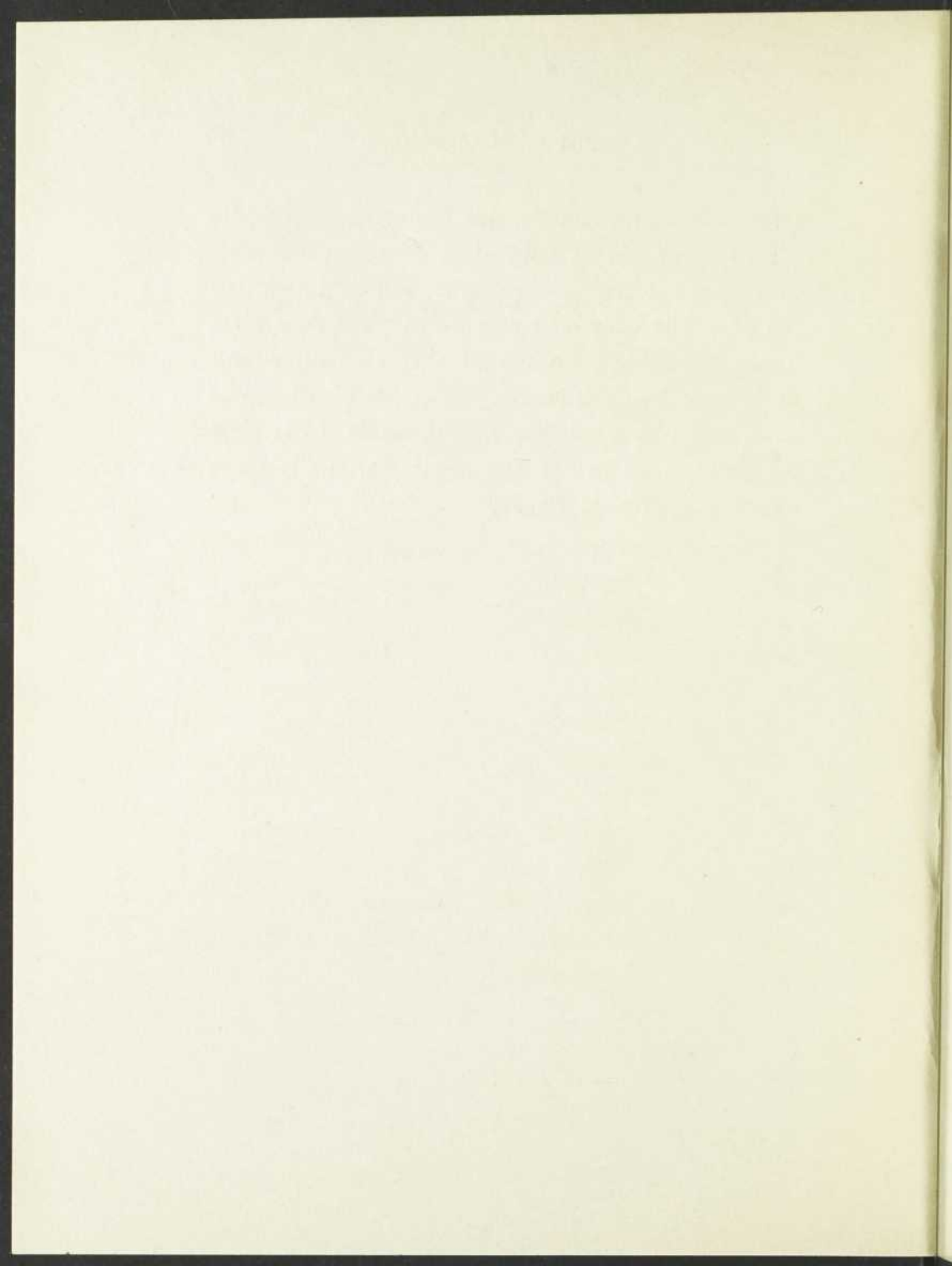
d'aristocrates, de gens polis, qui se plient à un cérémonial ancien, le maintiennent dans le présent avec son charme, sa galanterie, sa distinction.

Nulle part ailleurs les visites n'ont mieux gardé leur préciosité et tous leurs rites. L'esprit social est très développé et chacun tient à bien marquer le rang qu'il occupe. On s'y connaît en généalogies, en relations. Il est toujours préférable pour un arrivant, quels que soient son mérite personnel et son intelligence, de pouvoir rattacher son nom à celui d'une famille connue. Autrement, on l'admettra avec une certaine méfiance, on l'appréciera à la longue s'il le mérite, mais on le regardera toujours d'un peu haut, à cause de l'obscurité de son origine. Les gens les meilleurs et les mieux intentionnés évaluent ainsi, malgré eux, leurs connaissances nouvelles. Ils ne peuvent pas se figurer qu'on puisse être distingué si l'on n'est point issu d'un certain cercle.

Marguerite Couillard, pendant les repas, à la tournure de la conversation, découvre ce snobisme inconscient et constate en même temps avec satisfaction que son nom possède le relief nécessaire. Tou-

tefois, elle songe, amusée, que son arrière-grand-père n'était qu'un simple cultivateur et son grand-père, un pauvre médecin de campagne. Puisqu'il n'en faut pas plus, elle veut bien prendre sa place dans cette lignée honorable. En voyant aller et venir autour de la table les deux bonnes aux coiffes blanches, elle ne se sent plus aussi simple, se demande si elle n'est pas devenue un personnage de cinéma, si elle ne se trouve pas en plein roman.





Depuis trois jours qu'elle séjourne à Québec, Marguerite éprouve déjà beaucoup de sentiments exceptionnels; et une envahissante fierté les domine tous. Longtemps, elle a pensé en secret qu'il n'était pas très glorieux d'être canadienne-française. Petite fille, lorsqu'elle lisait encore la *Semaine de Suzette*, elle désirait être Française de France, et se plaisait à imaginer des circonstances qui permettraient à toute la famille de retourner au pays des ancêtres. Plus tard, le prestige anglais l'a éblouie. Nous sommes quelquefois à côté d'eux si peu brillants, si peu riches.

Mais soudain, ce prestige diminue en proportion de l'éclat que donne à sa propre race ce qu'elle a sous les yeux. Avec Louise, avec Philippe, elle va tous les jours s'appuyer à la balustrade de la terrasse. Plus que le luxueux et écrasant Château Frontenac, — quoique son emplacement soit celui du Fort Saint-Louis d'autrefois, — la vue splendide des alentours l'émeut.

C'est ce passé vivant de la basse-ville, sous le cap, qui l'attire avec ses rues étroites, où deux étages de lucarnes se superposent sur les toits en pente des antiques maisons; avec la place où s'élevait au début de la colonie l'Habitation de Champlain. Elle revoit l'illustration de son livre d'histoire, cette maison sommaire entourée de palissades, d'un dessin si primitif qu'elle le reproduirait par cœur. Comme les hivers durent y être rigoureux, et quel courage il a fallu à ceux qui créèrent notre patrie! Philippe lui rappelle que la famille Couillard, déjà, se fondait à Québec à cette lointaine époque. Elle n'y avait jamais pensé. Mais cette idée la saisit; ses propres aïeules ont prié dans cette petite église de Notre-Dame des Victoires, qu'elle aperçoit tassée entre les gros murs des maisons.

— Mais sûrement, lui confirme Philippe. Elles ont dû y faire des vœux. Il y avait à Québec deux générations de Couillard, quand on construisit cette chapelle. Elle date de 1688; et elle prit le nom de Notre-Dame de la victoire, d'abord, en 1690, parce que, à la prière des Québécoises qui avaient promis d'y aller en pèlerinage, la Sainte Vierge délivra Québec

P

de l'amiral Phipps. Et vingt ans plus tard, elle s'appela *des Victoires*, parce que la Sainte Vierge sauva la ville une seconde fois, en éloignant la flotte de l'amiral Walker. Mais en 1759, l'ère des *Victoires* était passée et la chapelle fut incendiée par les bombes de Wolfe. Ce sont encore les mêmes murs, toutefois...

Oui, l'histoire est autre chose qu'une leçon à apprendre par cœur, l'histoire est vraie! Des jeunes filles, à qui elle ressemble probablement, ont joué leur rôle héroïque. Quel émoi de penser que sa famille vient de si loin. Mais en songeant à ses aïeules, il lui faut bien s'humilier: qu'elle est, à côté d'elles, insignifiante et capricieuse! que son sort est douillet! Et pour la première fois, le souvenir de Steven lui impose un malaise.

Elle chasse cette pensée importune par l'admiration des alentours. Entre les rives escarpées, le beau, l'immense fleuve, la longue île d'Orléans, verte et feuillue; au nord, la douce ligne des montagnes sombres. Marguerite remplit ses yeux de la couleur si riche des vieux sommets, arrondis sous la voute pâle du ciel. Parce qu'elle habite un pays plat, où ne s'élè-

vent en relief que des mâts de navire et des clochers, tant de splendeur l'étonne.

En face de Québec, Lévis retient aussi son regard, avec ses maisons échelonnées, agrippées au rocher, d'étage en étage, jusqu'au haut de la falaise, où les dernières paraissent s'adosser aux nuages. La nuit, elle s'émerveille de la féerie des guirlandes de lumières.

* * *

Un matin, ils vont à une messe d'anniversaire chez les Jésuites, rue d'Auteuil. En sortant, Marguerite regarde avec persistance les remparts qui longent la rue montante: Philippe lui propose de se rendre jusqu'à la citadelle. Louise, paresseuse, les laisse partir seuls.

Un vent léger rafraîchit le matin d'une journée qui sera chaude. Ils prennent l'escalier de la porte Saint-Louis et se penchent, en haut, sur la rue qui se rétrécit après la longue bâtisse jaune du Club de la Garnison. Ils suivent ensuite le fossé des fortifications, mais en se retournant sans cesse parce que, tout d'abord, ils abandonnent derrière eux un spectacle

magnifique. Plus ils s'élèvent, plus le paysage grandit. La ville étale en tout sens, entre le fleuve et la vallée de la rivière Saint-Charles, les lignes croisées de ses rues en pente, marquées par l'accent aigu des toitures et la série des cheminées jumelles. En dehors des remparts, le Parlement, avec ses faux airs de Louvre, sourit dans ses bouquets d'arbres, ses terrasses égayées par les taches vives des plates-bandes en fleurs. Surplombant la ville, l'énorme Château, — dont la masse colossale fait de loin un fantastique tableau, — détruit un peu, vu d'aussi près, l'harmonie de l'ensemble. Mais Philippe s'attache à faire aimer à la jeune fille le grand pays qu'ils dominent et qui les entoure comme un cyclorama; partout des montagnes à la hauteur du ciel, tantôt bleues, tantôt grises comme de l'acier, ou soudain très vertes, toutes éclairées de soleil, se montrent pareilles à un troupeau de bêtes gigantesques aux longs dos pelus. En bas, la vallée heureuse de la rivière Saint-Charles sépare la ville de cette chaîne des Laurentides.

Ils quittent ce spectacle pour contourner la crête des glaciés, et le fleuve leur apparaît glissant entre

ses falaises rocheuses. Sur les bords abrupts, fleurissent des villages et Philippe fait compter à sa compagne les clochers d'argent, éparpillés parmi les arbres des deux rives.

Ils longent le mur de la citadelle, mais, pour mieux voir, souvent ils s'arrêtent et s'appuient quelques instants au parapet. La falaise plonge à cinq cents pieds et, au bas, le fleuve s'enroule autour du promontoire. C'est le paysage déjà vu de la terrasse, mais, de ce sommet, il s'élargit encore.

Nul Canadien français ne vient contempler le fleuve à cet endroit, sans songer à la guerre fatale et triste de la conquête, qui rasa la fortune et les espoirs des nôtres, qui nous jeta dénués, à la merci de l'étranger. La lumière de la Patrie d'origine éteinte, il a fallu lutter ensuite sans aide pour garder notre foi, notre langue.

Philippe désigne à Marguerite la pointe de Lévis:

— C'est de là que les Anglais bombardèrent la ville en 1759, avant la bataille finale...

De là. Le siège dura deux mois. Deux mois durant, une flotte de vingt vaisseaux, de dix frégates et

de dix-huit petits bâtiments menaça Québec, alla de Sillery à la Pointe de l'île d'Orléans, débarquant des troupes ici et là, ravageant les villages sans défense. Deux mois durant, parce qu'elle manquait de munitions, la ville fut une victime sans résistance. Et le fleuve était couvert de bateaux ennemis, et les nôtres regardaient, désespérés, si un drapeau français, de loin, n'annoncerait pas enfin des secours venus de la Mère-Patrie.

Les maisons bombardées brûlaient; la basilique brûlait et, tout près du rivage, la petite église de Notre-Dame des Victoires flambait elle aussi. Comment se représenter la détresse de tous?

Puis, ce fut la bataille des plaines d'Abraham, la mort de Montcalm et Québec aux mains des Anglais. Un an plus tard, le chevalier de Lévis revint bien et, encouragé par une première victoire à Sainte-Foy, conçut le bel espoir de reprendre la ville, si les secours toujours attendus se montraient enfin. Mais hélas! à deux reprises, les vaisseaux de guerre qui parurent au bout de l'île d'Orléans portaient à leur mât le drapeau anglais. Devant de telles forces le pays dut capituler.

Pour Marguerite Couillard, cette page anonnée au couvent, l'esprit distrait, prend tout à coup la netteté d'un film de cinéma. Tout cela a été vécu, tout cela s'anime dans le paysage où le drame s'est déroulé, l'histoire devient pathétique.

— En somme, dit Philippe, rompant le silence, pendant cent trente ans, nous avons été en guerre presque continuelle avec l'Angleterre. Le duel commence en 1729, avec la flotte des Kerk...

Ils descendent maintenant l'escalier à pic qui conduit à la terrasse du Château. Mais la jeune fille ne cesse d'imaginer la rade couverte de navires anglais et les nôtres à l'affût des secours qui ne viennent pas, qui ne vinrent jamais...

En bas, s'appuyant à la balustrade, elle dit rêveusement :

— Comme le fleuve est calme. Il a tout oublié. Nous aussi, nous oublions souvent. Est-ce mal ?

— Ce n'est pas bien. Mais c'est tout de même réconfortant de penser que malgré la conquête, malgré la misère extrême des nôtres après 1759, malgré toutes les influences exercées pour faire de nous des Anglais,

notre population a passé de 65,000 à 4,000,000 d'âmes, et qu'elle parle toujours la même langue...

Ce jour-là, Marguerite fait aussi dans la campagne autour de Québec, une promenade en auto qui achève de l'émouvoir. Elle n'oubliera jamais cette première visite des villages qui furent les témoins de la naissance de notre race, de ses gloires et de ses douleurs. Elle se prend de tendresse pour les longues maisons crépies et basses, si belles avec leurs toits penchés et leurs larges cheminées.

On ralentit la voiture; elle regarde à son gré toutes ces habitations, construites par nos ancêtres, sur le modèle importé de France et modifié suivant les exigences du climat. Posées le dos au vent du nord, quel que soit le sens de la route, humbles, toutes grises, mais si vénérables, si expressives, ces maisons de l'Ange-Gardien, de Château Richer, de Beauport, avec leurs visages désuets, elles convertissent définitivement Marguerite à l'amour du passé. A leur vue, elle prend conscience de notre caractère propre. Elle se croyait fille de pauvres gens sans souvenirs de famille, et elle se découvre héritière d'un beau patrimoine. Jamais elle

n'avait soupçonné l'étendue, l'importance de la colonie au moment de la capitulation. Elle ne s'était pas représenté l'œuvre accomplie. Ces vestiges admirables qu'elle découvre, lui font comprendre à quel point il faut être fier d'un pareil passé de travail, d'héroïsme, de gloire, de batailles. Ces batailles, nos ancêtres les ont subies parce qu'ils ne voulaient pas devenir anglais, pour rester français, dans le pays français qu'ils avaient fondé. Vaincus, une sourde victoire a tout de même suivi la défaite matérielle: notre foi, notre langue vivent toujours. L'image de son pays et de sa race s'éclaire. Les idées de Philippe lui paraissent moins inexplicables, mais le problème de son mariage avec Steven se complique de nouveaux obstacles.



En rentrant, Marguerite reçoit des mains de Louise une lettre de Steven Bayle. Elle fait instinctivement, pour la cacher, un mouvement qui l'éclaire elle-même.

Plus tard, elle veut y répondre et reste longtemps songeuse, énervée, jouant avec sa plume sans pouvoir écrire. Une honte la retient, un indéniable sentiment de culpabilité. Si Steven avait réclamé un oui ou un non définitif, le sort en eût été jeté, Marguerite aurait refusé d'être sa femme. Impulsive, sous le coup de ses soudaines émotions patriotiques, elle ne veut plus épouser un Anglais.

Elle entend les chiffres énoncés par Philippe et se rend compte qu'elle est une unité dans un tout, qu'elle a sa part de devoir, de responsabilité.

— De soixante-cinq mille que nous étions, nous sommes devenus quatre millions...

Il en est ainsi, d'abord, parce que très peu de Ca-

nadiennes ont épousé des Anglais, et ensuite, parce qu'elles n'ont pas craint les nombreuses familles.

Sa pensée dévie; Jacqueline Lanoue a maintes fois déploré devant elle, le nombre sans cesse grandissant de ses frères et sœurs. Honteuse, elle se souvient de l'avoir approuvée. Jacqueline maugréait contre les sacrifices qu'une telle famille imposait, mais elle couvrait de baisers le visage rose de sa dernière petite sœur, et lui donnait des noms très doux. Et Marguerite réentend les rires qui résonnent, l'originalité et l'esprit qui pétillent à ce foyer rempli; elle comprend la joie profonde des maisons pleines, et la richesse morale qui compense la pauvreté matérielle à subir parfois.

L'image d'un mariage avec Steven reprend sa pensée. Alors lui apparaît le fantôme d'une famille moitié anglaise, moitié française, moitié catholique, moitié protestante, tiraillée de divisions intestines. Elle frissonne d'angoisse. Le seul moyen d'établir l'unité comporterait l'abdication de sa personnalité française et catholique. Mais alors se lève le spectacle d'une famille exclusivement anglaise, exclusivement

protestante. Au recul de toute son âme devant une pareille possibilité, elle découvre, éperdue, la puissance de l'instinct de race en elle, de cette réaction spontanée, de cette force implacable qui se dresse, imprévue.

Mais elle est jeune et elle aime Steven. Elle évoque son ami, ses yeux, ses manières, sa voix, son rire gai, quand il semble si heureux auprès d'elle. Et Marguerite sent monter la souffrance: son être est si nettement divisé.

Elle commence sa lettre par des phrases indifférentes; malgré elle, elle la remplit bientôt d'enthousiastes descriptions de Québec. Par endroits, sa fierté naissante s'étale. Remuée par les choses qu'elle a vues, elle ne pense plus uniquement à son bonheur, à sa personne. Elle vibre d'une exaltation ardente. Certaines de ses phrases rappellent celles de Philippe, tant sa jeune conscience est influençable.

Le midi, un incident de nouveau trouble sa sérénité à peine reconquise. Philippe, se mettant à table, annonce:

— Toute une caravane d'Américains est arrivée

au Château, ce matin, des millionnaires de la haute finance new-yorkaise, paraît-il...

— Y a-t-il des jeunes gens? interroge Louise.
Nous pourrions tendre nos filets.

Son père prend la mouche, sa voix vibre d'une indignation contenue:

— Ne me fais jamais le chagrin de vouloir épouser un étranger. Les risques de mésentente sont assez considérables dans les ménages ordinaires, sans y ajouter ceux d'une différence de race et de religion. Rien n'est plus affaiblissant pour notre peuple que ces mariages mixtes. Justement ce matin, je m'irritais de constater combien des nôtres, pendant la guerre, ont épousé des Anglaises d'outre-mer...

— Mais je plaisantais, papa...

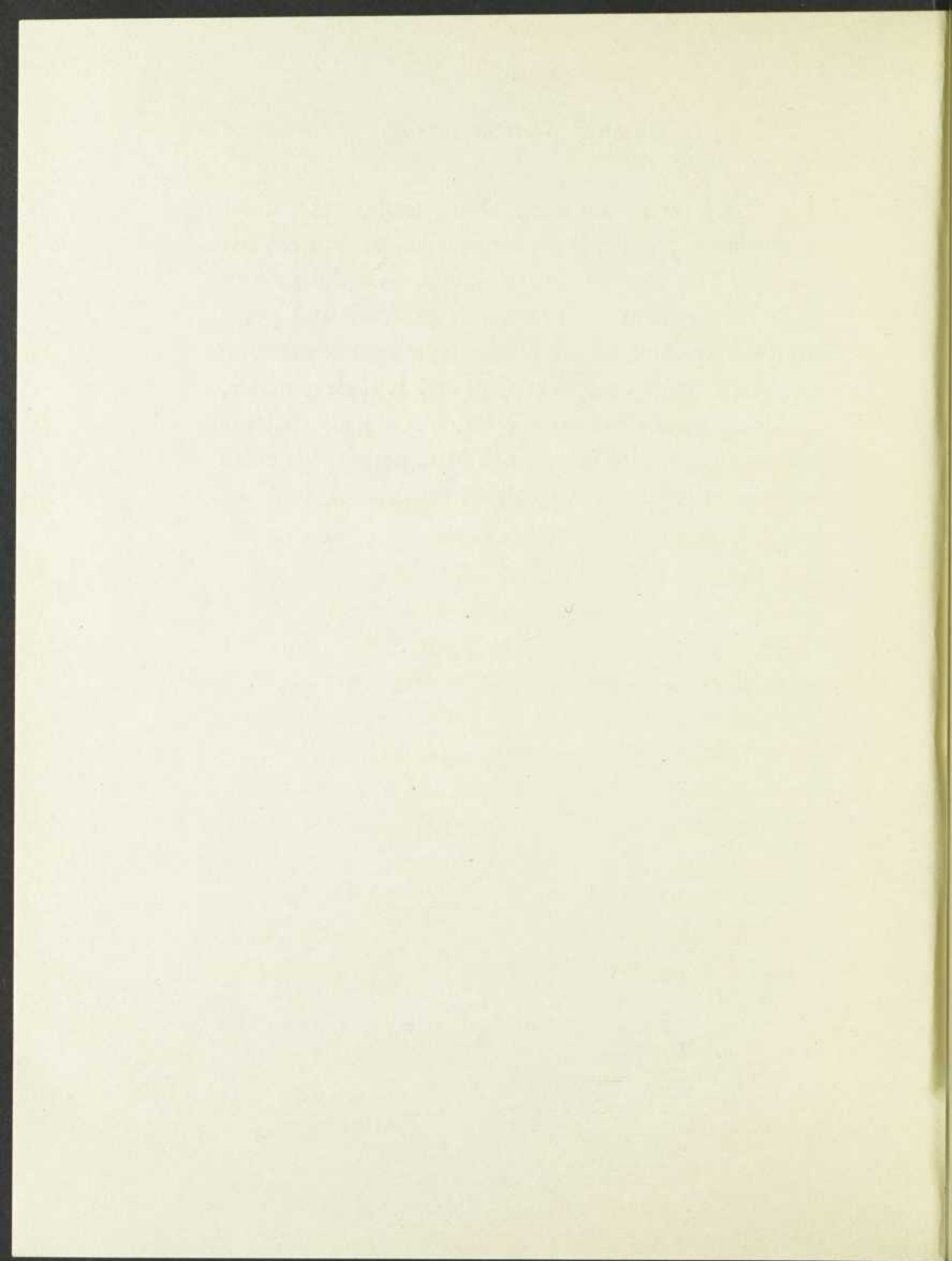
— On ne plaisante pas avec ces choses.

Pour le vieil avocat, plaisanter à ce sujet, c'est une espèce de sacrilège, c'est plaisanter de choses religieuses.

Des opinions s'échangent; des faits sont relatés. Louise s'en mêle. Marguerite s'abrite du sourire timide qu'elle sait parfois arborer comme un écran;

elle écoute et ne dit mot. Mais toutes ces paroles s'impriment en elle, la rendent malheureuse: c'est son cas que l'on discute sans le savoir. On lui montre sans ménagement les désaccords profonds qui pourront surgir entre Steven et elle. Elle veut se convaincre que tous les deux échapperont à la règle générale, qu'ils ne seront pas comme les autres: mais toujours subsiste l'âpre alternative: une lutte perpétuelle entre époux, ou l'abdication totale de ses droits.





Le temps est beau et frais. Marguerite et Louise, qui vont rejoindre Philippe à son bureau, marchent lentement, jouissant de cette journée de jeune automne en plein été. Devant le couvent des Ursulines, la rue du Parloir fait crochet d'une façon pittoresque; Marguerite s'arrête un moment, pour mieux enregistrer dans sa mémoire ce coin qu'elle aime. De gros murs de pierre rasent les trottoirs. Leur solidité semble éternelle. Rien ne ressemble à Sorel, où les maisons sont de briques rouges ou jaunes, ou en bois peint. Ici, toutes les façades sont grises le long des rues étroites, couloirs de l'ancienne ville militaire.

Quand Marguerite ralentit le pas et fixe un point quelconque, Louise s'étonne parfois :

— Qu'y a-t-il donc ?

Elle ne remarque plus ces aspects trop familiers.

Elle ne peut plus constater ce qu'il y a d'extraor-

un petit moment; sur St-Jean.

dinaire, par exemple, à se trouver au sommet de la rue Sainte-Ursule, dévalant comme un canal des hauteurs du cap vers la basse-ville, encadrant, à son extrémité, un paysage pareil à une toile de théâtre; une vallée verte, semée de minuscules maisons ombragées par la ligne opaque des montagnes adossées au ciel.

Louise oublie d'admirer; en revanche, elle ne s'aperçoit jamais d'une descente ou d'une montée. Elle a, pour poser son pied fin sur les pavés raboteux, une aisance que Marguerite lui envie, elle qui crie grâce sans cesse, pour son souffle aussi bien que pour ses talons...

— Si j'habitais ici, je n'en porterais jamais d'aussi hauts. Comment faites-vous? En hiver, ce doit être terrible...

— Vous reviendrez, pour voir! Je veux que vous reveniez si nous n'allons pas en Europe. Et si nous y allons, venez avec nous?

— Papa m'a déjà promis le voyage, mais en ce moment, je me demande s'il pourrait me l'offrir...

— Demandez-le lui? Je n'aime pas partir seule avec maman. Elle n'est plus jeune. Il y aura beaucoup

de choses qu'elle ne tiendra pas à revoir; ce ne sera pas son premier voyage. Avec une compagne de mon âge, ce serait plus amusant. Je vous invite par intérêt, vous voyez.

— Nous imaginez-vous toutes les deux courant Paris?

— La traversée me sourit presque autant que le reste! Je veux voir descendre le soleil dans la mer, et je veux voir des tempêtes...

— Et nous aurons beaucoup plus de plaisir à lire certains livres, paraît-il, ajoute Marguerite, quand nous aurons vécu là-bas. Partirez-vous pour très longtemps?

— Huit ou neuf mois. Papa viendra nous chercher à l'été. Philippe aussi, si ses affaires sont florissantes.

Marguerite réfléchit. Voilà dix jours qu'elle est loin de son ami, et elle trouve que c'est déjà long. Un voyage en Europe, non, jamais elle ne s'y décidera. Et elle imagine soudain l'indignation de Jacqueline Lanoue: manquer une occasion pareille pour un amou-

reux! Jacqueline fait le rêve continuels de vivre à Paris, et d'avance, avec une carte, elle se promène sur les boulevards, trace un parcours idéal, entre la maison qu'elle habitera et l'Arc de Triomphe. Marguerite relate ce petit fait à Louise, qui lui promet le même genre de promenade pour le soir même. Dans une des chambres inoccupées du haut de la maison dort un beau plan de Paris encadré; elles s'y reconnaîtront très bien.

La Côte de la Montagne, où les jeunes filles s'engagent maintenant, pour se rendre chez Philippe, cette rue enroulée dans une pente très inclinée et très longue, est aussi l'objet de l'étonnement de Marguerite. Et voici, à côté d'une grande porte, une plaque de cuivre au nom de Philippe; elles s'engouffrent dans un couloir qui leur paraît sombre, puis dans l'ascenseur. En haut, le bureau resplendit, le soleil entre à flots et polit des meubles neufs. Philippe est fier de sa table de travail, de ses fauteuils modernes: un de ses amis, ébéniste, les a dessinés; des ouvriers canadiens les ont exécutés. C'est confortable, pratique, solide, et d'un goût indiscutable. Il ne fait grâce d'aucun détail. A la

fin, les jeunes filles ouvrent d'elles-mêmes les tiroirs, inspectent les paperasses, passent des remarques moqueuses.

Philippe proteste alors :

— Si vous continuez avec ce sans-gêne, vous découvrirez mes secrets ! Allons prendre le thé, pour faire diversion.

La Pâtisserie française est à moitié remplie, quand ils y arrivent. Ils traversent, sous les éventails électriques, l'allée qui va d'un bout à l'autre de la longue pièce vert-pomme. Une impression de gaieté se dégage des choses. Presque toutes les tables sont occupées par des jeunes gens et des jeunes filles, qui dégustent en riant des gâteaux. Ils oublient ici leurs ennuis. Les conversations animées font briller les yeux.

On cesse un instant de causer en regardant passer Marguerite et Louise. Elles sont élégantes et jolies, et Philippe en prend sa part de gloire. Il est gai, plus en train, plus insouciant que d'ordinaire. Tous les trois un moment consultent en silence leur menu, mais Marguerite, la première, choisit sans hésiter. Philippe la complimente. Au moins, elle saura se

décider dans la vie, elle paraît toujours si bien savoir ce qu'elle veut.

— Ne poussez pas vos conclusions trop loin. Je ne suis pas toujours aussi sûre de moi. Je connais aussi des heures d'hésitation...

— Je ne les imagine pas facilement...

— Mais pourquoi?

— Je vous observe depuis que vous êtes ici. Quand nous ne savons pas de quel côté nous diriger, c'est vous qui tournez vivement vers le coin à visiter. Oh! discrètement, mais vous nous conduisez tout de même. Et avec Louise! Elle ne s'en est pas rendu compte, mais vous la menez n'en doutez pas. Votre programme est prêt pour toutes les sorties, votre itinéraire est fixé, avant qu'il ne soit question du voyage, votre menu, avant qu'on n'ait fait mention du banquet...

Ils rient ensemble, de bon cœur, heureux, jeunes, à l'aise. Heures délicieuses de douce et subtile amitié.

En silence un moment, ils boivent leur thé. Marguerite repousse les pensées importunes. Puis elle dit:

— Je voudrais bien pouvoir décider aussi vite, lorsqu'il s'agit de mon bonheur...

— Le bonheur n'existe pas, objecte Philippe.

— Il existe, je veux qu'il existe, moi, ne me dites pas le contraire...

— Il faut s'entendre. J'y crois comme à une chose passagère, non comme à une chose permanente.

— Moi, je suis sûre qu'un jour je l'emprisonnerai le bonheur. J'aurai ce que je désire; ensuite, je serai contente, tout le temps, malgré les inévitables soucis, les misères transitoires.

— Et voilà à quoi rêvent les jeunes filles, déclare Philippe.

Elle a le feu, la conviction de la jeunesse. Le jeune homme subit l'émotion de ce visage volontaire et expressif, de la lueur qui flambe dans les yeux. Il songe. Elle sera l'une de ces rares femmes qui gardent leur optimisme dans n'importe quelle existence; qui, si les contrariétés les atteignent, voient le bon côté des souffrances; qui ne cherchent pas midi à quatorze heures et savent se résigner sans jamais être abattues...

— En ce bas monde, il faut se contenter de la

moitié de ce que l'on souhaite. Mais la vie est aimable quand même; elle est bonne. Vous, Marguerite, vous l'aimerez sans doute toujours. Votre figure le révèle; la vie n'aura jamais la cruauté de vous malmener....

Est-ce parce que Philippe, conquis, parle ainsi? Marguerite revoit devant elle l'avenir illuminé. La vie ne déborde-t-elle pas d'imprévu, de joies, de possibilités, de promesses? Elle est heureuse de l'interprétation de son caractère, de l'affection qu'elle lit dans le regard de Philippe posé sur elle. Et puis, tant de choses sont là, imprécises, à désirer, à obtenir. Ce n'est pas inutilement que, petite fille, elle a nourri son imagination de contes de fées, que son âme s'est enflammée à les entendre, à les compléter. A certains moments, l'approche de l'avenir fait soudain bondir le cœur de Marguerite. Un peu plus, alors, et elle étendrait ses deux bras en criant de joie pour acclamer... mais quoi? Elle ne le sait pas au juste, mais ce qui surviendra demain, ce qu'elle désire.

En ce moment une ardeur semblable la transporte. Philippe l'observe avec une espèce d'attendrissement. Un courant de sympathie plus vive s'établit entre

eux. Le jeune homme est plus âgé; il se croit à l'abri des mirages trompeurs, mais il trouve touchant cet enthousiasme.

* * *

Après le thé, ils retournent lentement, à pied. Devant l'hôtel de ville, Philippe prend le bras de Marguerite et l'oriente vers la petite place où s'élève le monument Hébert.

— Venez saluer votre ancêtre. Une des filles de Louis Hébert épousa le premier Couillard, venu de France au Canada, un peu après la fondation de Québec.

Sur un piédestal de pierre rehaussé d'un large socle, Louis Hébert, en bronze, tient d'une main sa faucille, de l'autre une gerbe. La chemise de paysan est ouverte sur le cou puissant, la tête est levée vers le ciel, dispensateur des blés mûrs. Sur un des côtés du socle, la femme et les enfants sont groupés. Louise proteste:

— Pourquoi la femme en bas, l'homme en haut? Ne sont-ils pas égaux?

Elle s'amuse, badine, mais Marguerite de nouveau

est tout émue. Pourquoi ces choses la bouleversent-elles? Hallucinée, elle voit un coin de champ cultivé entouré d'une forêt menaçante et des Iroquois embusqués; elle voit une cahute d'où s'échappe un filet de fumée dans la sérénité du soir, un homme ramassant des gerbes, une femme, debout sur le seuil de la porte, un enfant dans les bras. Et Marguerite retient des larmes sur le point de jaillir, d'une source jusque-là inconnue. «Une des filles de Louis Hébert épousa le premier Couillard»... Pourquoi cette simple phrase excite-t-elle une tempête si violente en elle? L'âme des ancêtres est-elle plus proche, peut-elle revenir?

Philippe déclame:

— C'est le monument de l'énergie, du courage, du travail, non de l'amour. Autrement, où serait le mérite de votre ancêtre, si l'on doit croire l'Imitation quand elle assure: «L'amour rend léger ce qui est pesant, rend doux ce qui est amer, fait entreprendre de grandes choses et...» Vous vous souvenez du chapitre? Toutes les jeunes filles le savent par cœur. Et peut-être en avez-vous secrètement éprouvé la vérité, Marguerite?

Crispée pour retenir ses larmes, elle comprend à peine ce qu'il dit. Et cette phrase bat dans sa mémoire : « Une des filles de Louis Hébert épousa le premier Couillard venu de France... » Les mots sonnent une gloire, mais une gloire qui résonne pour Marguerite, comme le glas de son amour. Que fera-t-elle ?

Sur une des faces du piédestal est incrustée une grande page de bronze, où sont inscrits les noms des pionniers du pays et de leurs compagnes. Philippe entreprend de les énumérer :

— Louis Hébert, Marie Rollet, — Guillaume Couillard, Marguerite Guillemette Hébert, — (votre aïeule, Marguerite), — Abraham Martin, (le premier propriétaire des plaines), — Marguerite Langlois, — Nicolas Marsolais, Marie Le Barbier, — Pierre Desportes, Françoise Langlois, — Olivier Le Tardif, Marguerite Couillard ! Je savais que vous y étiez...

— Quel honneur ! A votre place, je ne me marierais pas pour ne jamais changer de nom, suggère Louise.

— Voilà une idée brillante, proteste ironiquement Philippe. Au contraire, Marguerite, épousez un

homme au nom aussi respectable, et appelez votre premier fils: Couillard un tel, c'est bien porté...

Mais Marguerite, toujours troublée, reste grave. Son rêve est-il frappé à mort? La lecture de son propre nom sur le socle l'a comme envoûtée. Elle se voit la faucille à la main, dans les champs, son mari parti pour la guerre, la guerre contre les Anglais. Quelle aïeule revit donc en elle? Si Philippe et Louise connaissaient son rêve, badineraient-ils ainsi? Philippe le patriote, Philippe le fanatique, si elle lui avoue son amour, aurait-il encore pour elle ce regard tendre et admirateur? Aimer Steven, pour Philippe, c'est trahir ces aïeux, qui ont justement été les premiers défricheurs de ce sol, qui ont récolté le premier blé français, qui ont posé les premières pierres de cette ville.

Tout à coup, Philippe perçoit l'expression complexe du visage de Marguerite:

— Mais vous ne semblez pas ravie de l'honneur...

— J'ai peur qu'il ne soit lourd à porter...

Il veut la regarder mieux. Elle se détourne. Elle est devenue si pâle qu'un soupçon traverse la pensée

de Philippe. Il revoit sur le quai, au départ de Sorel, le jeune Anglais qui est venu dire au revoir. Mais non, c'est absurde. Il se tait et cherche les yeux qui se dérobent.

En entrant dans la maison, Louise annonce :

— Le nom de Marguerite est dans le bronze...

Ils passent à la salle à manger. Louise explique. M. Dupré, qui se trouve près de Marguerite, lui met affectueusement la main sur l'épaule :

— Et cette petite peste de Louise, qui t'incitait à flirter avec des Américains, toi qui as hérité du meilleur sang de la Nouvelle France !

Le tourment continue. Une rougeur subite envahit les joues de la jeune fille ; des larmes montent, indiscreètes.

Le soir, dans leur chambre, Louise, une brosse à ongles en mains, philosophe :

— C'est extraordinaire, la vie. Je voudrais savoir pourquoi nous sommes allés à Sorel cette année plutôt qu'une autre année, pourquoi le hasard a voulu que

nous vous aimions tout de suite assez pour vous ramener...

— Il y a donc une raison à tout cela?

— Il y a toujours une raison, un pourquoi que l'on découvre plus tard. Tout se tient. Tout s'enchaîne. J'ai constaté cela souvent. Vous verrez, vous êtes venue ici pour de mystérieux desseins, dont nous connaissons la trame un bon matin...

— Moi, j'ai peur, j'aime mieux ne pas savoir, je ne veux pas penser...

Son accent trahit une souffrance intérieure. Son amie, étonnée, la regarde:

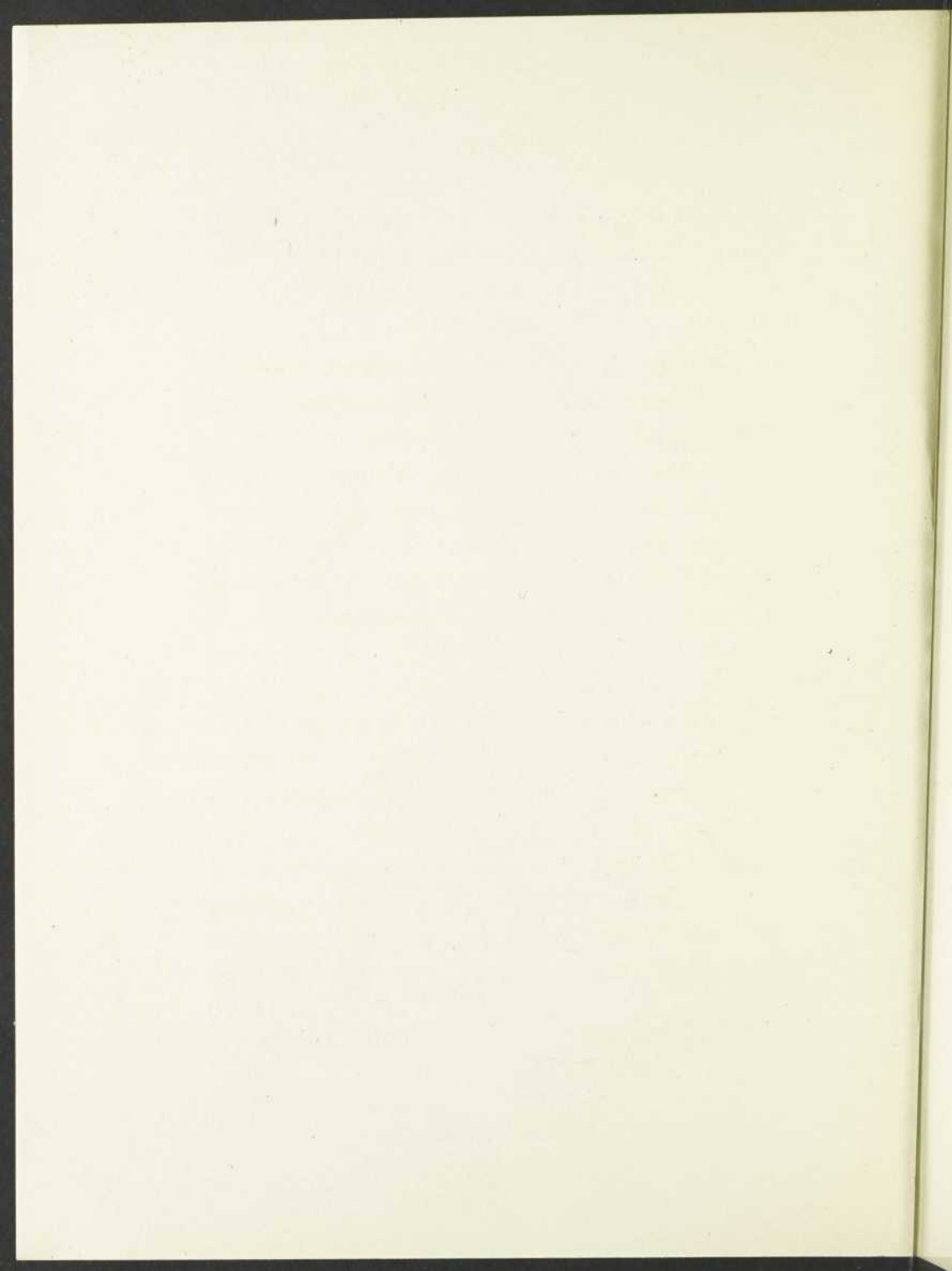
— Mais Marguerite, qu'avez-vous? Vous pleurez? Quelqu'un vous a-t-il peinée?

— Non, personne... Laissez-moi pleurer, Louise, je vous dirai plus tard, mais je ne peux pas me maîtriser, c'est nerveux.

Cette chère Louise, ce pauvre Philippe, si touchant parfois avec ses intentions didactiques, non, ni l'un ni l'autre ne peuvent plus rien, ne changeront rien à son état d'âme bouleversé.

Elle se lève, sourit à travers ses dernières larmes, répète: «ce n'est rien, vous savez,» puis elle lisse longtemps ses cheveux devant la glace: elle semble s'examiner minutieusement, mais en réalité, elle repousse en elle la tristesse, la peur de la souffrance, l'inquiétude de son amour.





Le sifflet de la locomotive, strident, trouble la somnolence des campagnes, accablées de chaleur sous le soleil de midi. Allongée dans son fauteuil pour les quatre grandes heures du trajet, Marguerite regarde passer les paysages. Le bruit sonore, étourdissant, métallique des roues brûlant les rails, l'odeur de fumée, rien ne lui déplaît. Elle a gardé le goût des promenades en chemin de fer. Elle aime ce mouvement qui l'emporte et cette paresse obligatoire qui favorise l'imagination. Plus que jamais, son cerveau bouillonne de souvenirs à démêler, de pensées à ordonner, d'idées nouvelles à méditer.

Elle paraît indifférente et calme. Mais sous son masque de petite voyageuse correcte, — la figure abritée d'un chapeau seyant, qui n'empêche pas sa tête de s'appuyer au dossier de la chaise, — se dissimule une Marguerite exaltée, trépidante comme le train, que l'attente, des regrets et des désirs entre-

lacés, sa jeunesse et l'inconnu de la vie, bouleversent et enivrent à la fois.

A la gare, Philippe lui a donné un livre intitulé : « Je crois que je vous aime ». Il lui a dit :

— Je ne sais pas ce qu'il vaut, je l'ai choisi pour le titre, gardez-le pour son titre...

Elle a promis de répondre à ses lettres. *De l'atten-*
dressement enveloppe l'amitié qu'elle lui porte maintenant. Il ne lui a pas fait la cour; il l'a taquinée, traitée en camarade, mais toutes ses paroles portaient. Son patriotisme, qui semblait souvent exagéré, l'a tout de même influencée, a changé sa manière de voir, agité sa conscience. La veille, longtemps, elle était restée sans pouvoir dormir, angoissée, à cause de Steven. Elle se demandait ce qu'elle allait faire, tout à coup certaine que son devoir était de ne pas l'épouser. Les yeux grands ouverts dans la nuit, la vie lui était réapparue compliquée et difficile. Avec l'énervement de l'insomnie, le remords la tourmentait. Son nom dans le bronze, tout ce que Québec lui avait révélé de souvenirs, de fierté, tout cela se liguaient pour qu'elle se sentît coupable; les avertissements discrets de sa

ce titre

mère revenaient, pour ajouter à son souci. Épouser un Anglais! Et elle repoussait en même temps, avec violence, l'idée d'être une héroïne, d'éloigner son ami, pour ne pas trahir le passé, le présent, l'avenir. Aller de plein gré au-devant de la douleur, elle ne le pouvait pas, elle ne le voulait pas!

Au grand jour, sa conscience cesse de s'alarmer. Pendant que le train roule, rassurée, elle n'a plus du tout le cauchemar de son avenir. Sa volonté n'aura probablement rien à régler. Les choses s'arrangeront. On a toujours tort de s'élever des montagnes d'inquiétudes. Tout est si étrange. Les événements arrivent si peu dans l'ordre que nous les attendions. Les choses semblent inacceptables aujourd'hui; demain, elles sont simples. Elle s'efforce de diriger ses pensées du côté le plus heureux.

Elle revit les heures diverses de son séjour à Québec. Elle repasse les noms des rues, dont l'originalité l'amusait: rue des Grisous, rue des Remparts, rue De Buade, Côte de la Montagne, Grande Allée. Elle se retrouve dans les chemins pittoresques de Beauport, de Beaupré, où l'âme des vieilles maisons a trans-

m

formé son indifférence en fierté. Elle étalera son patriotisme à Steven, elle le convertira à ses opinions. Au fond, qu'est-ce qu'un Anglais pense de nous? Il n'apprend pas l'histoire comme nous l'apprenons; il est fier de sa propre langue, il ne comprend pas pourquoi nous tenons à la nôtre. Mais Steven est différent, pense-t-elle, Steven nous aime bien, nous connaît. Il sera bon de le revoir. Elle se reproche un peu d'avoir prêté une oreille trop attentive à Philippe, d'avoir éparpillé son sentiment, de n'avoir pas été fidèle à son amour pendant toute cette quinzaine. Comme elle se laisse aisément distraire. Est-elle donc légère?

Dans quelques heures, ils vont se retrouver, puis, de nouveau, se voir sans cesse. Elle médite sur l'intelligence de Steven, sur sa façon d'apprécier certains livres; sur ce goût qu'il lui a communiqué pour les romans de Dickens, de George Elliott, des Brontë, de Mary Webb. Quel soin il met à ne lui faire lire que des choses honnêtes! Il est si bon, si indulgent. Jamais elle ne l'a entendu condamner quelqu'un avec l'entrain qu'elle y apporte elle-même. Il s'apitoie sur les malheurs des gens avec une sensibilité vive, il

souffre des choses tristes ou mauvaises. Pour lui, un scandale n'est jamais une chose amusante, tandis que tant d'autres badinent sans scrupule des choses les plus sacrées. Enfin, autour d'elle, parmi ceux qu'elle a connus, il est le plus digne de son sentiment. Les influences hostiles du vieux Québec perdent leur violence. La route devant elle redevient ensoleillée, rassurante, comme ces paysages doux à la fenêtre du wagon.

Le train s'arrête à de petites gares. Elle sort de ses réflexions, regarde les gens sur le quai, curieusement, et elle les plaint de vivre dans d'aussi petits hameaux; ou bien, un incident comique la déride. Mais, le train reparti, elle s'abandonne de nouveau à ses songes. Le sifflet de la locomotive lance son long cri déchirant; Marguerite se rappelle sa nostalgie, sa soif de voyage et d'aventure, quand chez elle, la nuit, elle l'entendait ainsi. Mais sa pensée retourne vite au même point. Son aventure est achevée. Au bout de la route Steven l'attend. Elle lui a écrit pour lui annoncer son arrivée. Il sera là, à Berthier. Elle évo-

que l'expression de tendresse insistante de ses yeux, et un grand bonheur la pénètre.

Mais son frère seul, sur le quai, lui fait de grands signes de bienvenue. Comme un raz de marée, une douleur la submerge; Steven n'est donc pas plus pressé de la revoir, après cette absence? L'aime-t-il moins?

Elle embrasse Jean, s'informe de la maison, puis elle parle de Québec, mais avec si peu d'entrain que son frère devine. Il a pitié. Pendant l'absence de Marguerite, sa mère, tous les jours, l'a entretenu des dangers de cet attachement de sa sœur pour le jeune Anglais. Elle l'a supplié d'user de son influence, lui assurant que les observations seraient mieux reçues, qu'elles auraient plus d'effet, venant de lui. Et il ne sait quoi penser de la question. Une seule chose lui paraît importante; empêcher Marguerite de songer tout de suite au mariage.

— La maison était vide sans toi, ma petite. Mon rôle de vieux garçon est insoutenable quand tu n'y es pas. Au tennis, on t'attend aussi, jeune vedette! Je t'ai annoncée pour ce soir. As-tu joué là-bas?

— Non, c'est le seul défaut de Louise, elle n'aime aucun sport.

Ne pouvant plus y tenir, ensuite, d'un ton qu'elle veut détaché, elle demande:

— Et Steven?

— Il voulait absolument venir au-devant de toi. Mais maman avait décidé que ce serait moi! Tu sais qu'elle serait ravie si tu lui annonçais que tu as fait une conquête sérieuse à Québec. Elle craint que tu épouses Steven.

— Et toi?

— Moi? Je pense que tu es bien jeune encore. Pourquoi serais-tu pressée de te marier? Tu es bien chez nous. Imite mon vénérable exemple...

— Philippe ne chante pas la même chose à sa sœur! Il prétend, qu'il faut se marier de bonne heure et avoir beaucoup d'enfants, pour être toujours heureux, comme dans les contes...

Ils rient ensemble, puis Jean reprend:

— Papa et maman seront bien seuls quand tu t'en iras. Le plus tard sera le mieux.

Mais Marguerite se dit: Quand on aime, on veut

tout de suite être sûrs l'un de l'autre. L'attente, c'est une incertitude et une souffrance. Elle sent l'énervement l'envahir. Elle arrive, et tout de suite son frère lui dit ce qu'elle ne veut pas entendre.

Jean n'a jamais réfléchi sur les sentiments de Marguerite. Mais il soupçonne maintenant que sa mère doit avoir raison. Il faudra choyer davantage sa petite sœur, laisser moins de temps à Steven...

— Je prends mes vacances la semaine prochaine. Viendras-tu camper avec moi aux Iles? Tous les jours, en canot, nous pourrons transporter nos pénates d'un endroit à l'autre. Et puis, nous lirons. J'ai reçu beaucoup de livres nouveaux.

— Que dira maman? J'arrive, et repartir tout de suite...

— Mais tu le sais, elle sera heureuse...

Il se tait brusquement. Sa phrase, qu'il ne peut rattraper, rappelle le douloureux problème; Marguerite en saisit le sens caché. Oui, naturellement, sa mère sera ravie de la voir s'éloigner de nouveau, si Steven ne la suit pas. Elle se cabre devant ces intrigues secrètes.

— Si papa nous laisse l'auto, allons plutôt en Gaspésie?

Elle dit cela, mais au fond, rien ne la tente maintenant. Il lui semble qu'il n'y a plus que des heures difficiles. Pour le moindre motif, elle passe ainsi de l'enthousiasme au découragement et s'irrite contre elle-même, contre cette impressionnabilité. Sait-elle ce qu'elle veut? Alors, qui peut l'empêcher de forcer les circonstances?

* * *

Le soir, elle n'est pas heureuse quand elle revoit Steven.

— Je me sens maussade, fatiguée, je n'aurais pas dû vous laisser venir.

Mais il rit, ne soupçonnant rien :

— Ce sera de l'inédit, vous voir maussade.

Malgré elle Marguerite le regarde avec du ressentiment dans les yeux. Il se méprend alors sur la cause de cette expression; il s'excuse de ne pas être allé la rencontrer, lui redit ce qu'elle sait déjà. Se rapprochant il s'enhardit, murmure des mots de tendresse, lui ra-

conte les ennuis de l'absence; le temps lui a paru si long qu'il ne veut plus jamais s'exposer à un pareil sort. Elle ne partira plus sans lui...

Marguerite voit venir l'inévitable, comme on voit dans un cauchemar, venir sur soi une locomotive géante, noire, menaçante. Tout se ligue contre elle. Parce qu'elle ne doute plus des soucis qu'elle cause à sa mère, submergée d'incertitude, de remords et d'angoisse, elle craint les paroles prochaines de son ami.

Un silence s'établit.

Steven poursuit en lui-même son inéluctable résolution. Il aime Marguerite, il l'épousera. Pourquoi a-t-il hésité jusqu'ici? Pourra-t-il jamais trouver une jeune fille douée de si nombreuses qualités?

Sa raison, son sens pratique, sa sensibilité s'unissent pour juger. Aucune ne la surpasse pour la grâce, la beauté. Que de fois son appréciation d'une œuvre littéraire lui a paru plus complète, plus juste que la sienne propre. Et elle est si fraîche de cœur et de visage, si honnête, si digne, sans jamais cesser d'être amusante. Personne ne pourra le blâmer de son choix. Seule, la question de nationalité est malheureuse; et encore,

n'est-il pas bon, parfois, que des races se mêlent, s'allient?

La jeune fille observe à la dérobée l'émotion dans les yeux de Steven, qui ne cherche plus à rien dissimuler; son malaise s'accroît. Elle ne veut pas de sentiment, ce soir, entre eux, elle ne veut que des paroles légères. Et parce que la vie s'obstine à contredire, le jeune homme cherche, par toutes sortes de phrases, à hasarder l'expression de son amour. Comme Marguerite s'entête dans son mutisme, il prend ses deux mains dans les siennes, l'attire à lui et, sourdement, reprenant sans y penser sa langue maternelle, il murmure:

— I wish I had the right to hold you on my heart.

Elle frémit et doucement le repousse.

— Vous n'êtes pas sage, ce soir.

— Au contraire, je suis très sage, très logique. Il y a bien longtemps déjà que je vous aime, Marguerite. Je n'ai jamais aimé personne comme je vous aime. Ce que je voudrais, le devinez-vous?

Elle secoue la tête brusquement et ses cheveux déplacés lui balaient les joues.

— Je ne devinerais rien ce soir. Je me suis levée tôt, je suis lasse...

— Oui, je suis égoïste. Il n'y a pour moi que la joie de vous revoir. J'oublie votre fatigue du voyage. Je pars, mais demain il faut que je vous voie longtemps.

— Je passe l'après-midi au tennis, avec Jacqueline: elle m'a demandée pour le thé ensuite, chez elle.

— J'attendrai. Mais je vous prévienne, je serai très exigeant, plus tard.

Puisqu'il le faut, il la quitte. Parce qu'elle paraît encore lointaine, il se sent plus attirée, plus épris. Il pose sur elle ce regard appuyé qui la pénétrait de bonheur quand elle l'évoquait, cet après-midi même. Seulement, le bonheur a disparu.

Elle n'est plus heureuse d'aimer. Ce qu'elle a tant espéré autrefois, l'aveu de l'amour, elle recule maintenant devant lui, elle en a peur, elle le redoute.

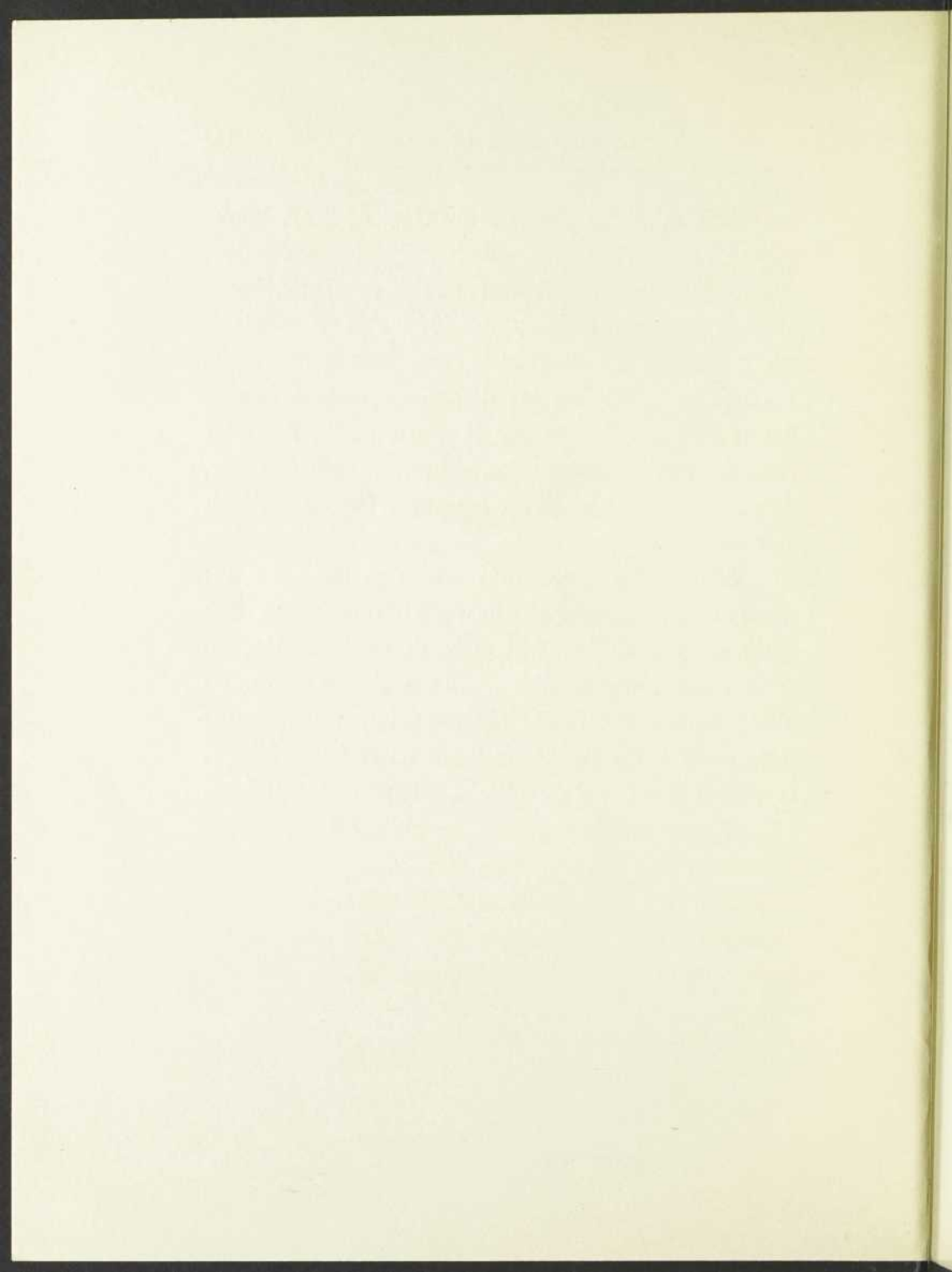
Avant de s'endormir, elle se remémore tous les propos entendus à Québec, dans la famille des Dupré, quand parlait la froide raison. Si nous voulions garder notre identité comme peuple, il fallait craindre toutes

*invite à
prendre le thé*

les influences étrangères qui menaçaient notre homogénéité. L'américanisme nous imprégnait assez malgré nous: volontairement, il fallait ne rien consentir. Nous savions trop bien l'anglais, nos idées s'en ressentaient. Nous n'étions pas assez riches en nombre et en qualité, pour nous éparpiller: les défections étaient fatales, à une nationalité telle que la nôtre, petite île isolée dans la mer anglo-saxonne. Epouser un étranger, épouser un Anglais, élever des enfants anglais, c'était une défection.

Marguerite écoute tour à tour parler son cœur ou sa raison. Elle souhaite naïvement que Steven reste son ami, sans qu'il soit question de mariage. Pourvu qu'il n'aime personne d'autre... Puis, c'est la souffrance aiguë d'imaginer qu'elle renoncera à lui, et, continuant à vivre, le verra s'attacher à une autre jeune fille, et retrouver le bonheur sans elle. Cette pensée la déchire.





En canot, ils sont allés voir le soleil s'éteindre dans un crépuscule enflammé. Au retour, ils s'attardent près du bassin pareil à un étang lisse. Hésitants, ils ont à se dire des choses importantes et ne parviennent pas à vaincre une appréhension qui les gêne.

Le premier, Steven se décide :

— Je ne vous reconnais plus. Vous n'êtes plus la même. Québec vous a changée.

— De quelle façon ?

— Autrefois, quand nous étions ensemble, vous étiez heureuse. Maintenant, vous paraissez soucieuse, lointaine.

Elle baisse les paupières et ses cils battent nerveusement. Steven serre son bras nu. Il n'est plus flegmatique, patient. Elle tente de détourner la conversation mais il ne l'écoute plus, l'interrompt :

— Je veux savoir ce soir si vous m'aimez.

Elle secoue la tête: son rire embarrassé nage à la surface de sa détresse. Elle regarde devant elle l'eau encore rose, les petits bateaux qui dorment. Ils sont seuls comme dans un désert, et la nuit sereine s'approche.

— Je vous en prie Marguerite, répondez-moi.

Mais elle reste silencieuse, les mains glacées. Elle ne peut pas répondre non, car elle l'aime. Ils sont debout, accoudés à un parapet. Marguerite s'obstinant à ne pas parler et à baisser les yeux, il se penche et l'embrasse. Elle ne peut pas retenir cette force qui la pousse vers lui, ce consentement de son amour complice.

— Jamais vous ne repartirez sans moi, Marguerite. Vous consentez?

Il parle bas, d'une voix sourde qu'elle ne reconnaît pas.

— Je vous aimerai tellement, vous serez toujours heureuse.

Elle voudrait fuir, éviter encore une réponse immédiate. Mais tout à coup, sans résolution préalable, au moment où ce qu'elle a si longtemps rêvé se

réalise, elle souffle brutalement la flamme qui brûle pour elle.

— Non, je ne veux pas. Je vous ai laissé m'embrasser parce que je vous aime, moi aussi, parce que jamais, il me semble, je n'aimerai personne comme je vous aime. Mais je ne veux pas vous épouser. Il ne faut plus nous revoir. Notre religion n'est pas la même, notre nationalité non plus. Avant, vous paraissiez vous en soucier, et moi tout cela m'était tellement égal, pourvu que vous fussiez avec moi, toujours. Et je rêvais, attendant avec impatience, que vous me disiez enfin ce que vous me dites ce soir. Je voulais tant que vous n'aimiez que moi, toute la vie. Maintenant, je ne veux plus. Je ne peux plus vouloir, parce que ce serait pour moi une mauvaise action. Pour vous aussi, soyez franc. Vous l'avez pensé souvent quand, moi, je n'étais qu'à mes illusions? Et si vous avez consulté votre mère, avouez qu'elle n'approuve pas notre union? La mienne m'a prévenue, il y a longtemps, que rien au monde ne lui ferait plus de peine. Nous serions un jour malheureux de tout cela.

Séparons-nous. Autrement, la fin sera plus pénible encore.

Elle se tait, des larmes descendent sur ses joues. Il ne peut pas supporter ce chagrin, de nouveau, il l'attire, l'embrasse, balbutie des tendresses, des mots d'espoir.

Elle se dégage: mais en elle, son amour pleure.

— Non, c'est irrévocable.

— Pourquoi briser nos vies pour des préjugés? Nos parents s'habituerait vite à l'idée de notre mariage.

— Non, je ne veux pas. A quoi bon hésiter? J'y repenserais si...

— Si?

— Si vous deveniez catholique.

Le silence s'appesantit un moment entre eux. La nuit cache maintenant leurs visages bouleversés.

— Vous voyez, vous ne pouvez pas répondre.

— Je me mépriserais de devenir catholique sans conviction. Je ne veux pas vous conquérir par un acte d'hypocrisie. Votre race reproche trop souvent ce défaut à la mienne.

— Vous dites; «votre race,» et je dirais; «la mienne,» et il y aurait bientôt de l'hostilité entre nous.

— Vous exagérez. Depuis deux ans, nous sommes sans cesse ensemble. Avons-nous eu des dissentiments, des divergences d'opinions?

— Je n'avais pas d'opinion. Je ne faisais que vous aimer, sans penser.

— Alors, vous m'aimez donc moins?

— Non, ne me blessez pas inutilement, répond-elle avec douceur. Croyez que je souffre, que je vais souffrir plus que vous. Pour une femme, l'amour c'est plus important. Vous étiez tout. Je ne pensais qu'à vous. Je ne vivais que pour les moments que nous passerions ensemble. Et ce sera affreux, le vide, sans vous.

— Pas d'inutile sacrifice, Marguerite chérie. Vous êtes changée, vous avez toutes sortes d'idées nouvelles. J'avais voulu si passionnément que vous fussiez ma femme.

Elle tressaille à ces mots; ma femme, qu'il prononce avec tant de tendresse, et qui évoquent pour elle un royaume inconnu et mystérieux. Si elle y

consent, leur amour aura donc comme les autres son apogée?

Non, il vaut mieux ne pas y songer. Sa nature vigoureuse reprend le dessus. Toujours resterait entre eux le vieil et antique conflit religieux auquel les siècles ont donné une consistance et une force inimaginables. Chez lui, elle a peur du mépris pour sa foi, qu'il ne croit que superstition; ne l'imaginera-t-il pas victime d'un clergé habile, égarée et séduite par les pompes d'un culte fastueux? Elle, de son côté, ne peut comprendre sa religion à lui, cette fragmentation des croyances protestantes, cette froideur qui lui paraît glaciale, cette liberté donnée à l'interprétation dans un sujet si grave, — aux fous, comme aux sages, aux savants comme aux ignorants. Oui, cette différence de leur foi pullule de dangers pour plus tard. De ce mariage sortiraient pour les empoisonner des nuages de miasmes que rien ne dissiperait.

Mais elle n'a pas prémédité leur séparation, elle ne comprend pas encore par quel miracle elle a su parler ainsi. Tout à coup, elle se représente les pieuses pensées de sa mère, à distance l'influençant, sa pauvre

maman qui doit actuellement se demander ce qu'elle devient et quand elle rentrera!

Ses souffrances sont cruelles et son sort misérable, mais elle a dit non, elle s'obstinera.

— Ne me gardez pas rancune, Steven, et souvenez-vous de moi. Laissez-moi agir tout de suite, pendant que je m'en sens la force. Disons-nous adieu. Vous ne viendrez plus. Nous ne pourrons pas ne pas nous rencontrer, mais à la longue nous nous y ferons. Ce n'est qu'une dure habitude à prendre.

— Ah! soyez moins rigide, Marguerite. Vous êtes si jeune. Nous pourrions continuer à nous voir, moins souvent, mais encore...

— Sans me le dire, vous l'aviez déjà prise, cette résolution, de me voir moins souvent; la teniez-vous? Mieux vaut en finir radicalement tout de suite. Nous nous exposerions à ne pas avoir le courage de supporter notre peine plus tard.

Steven insiste; une morne tristesse s'empare d'elle, mais il se heurte à une volonté nette. Cette petite fille qu'il a connue enfant, comme tout à coup elle l'étonne. Marguerite a repris son sang-froid, sa voix calme expri-

me sa pensée. Ingénuement, elle répète la grande leçon douloureuse apprise là-bas, devant le monument Hébert, sur les remparts, elle avoue d'où lui vient son patriotisme.

Mais souvent ses yeux se remplissent de larmes pendant qu'elle parle. Lui se tait, sombre, atterré. Dans la rue, ils croisent des gens qu'ils ne voient pas, passent devant les mêmes petits magasins, où l'on doit une fois de plus discuter leur idylle. Arrivée chez elle, elle ne lui demande pas d'entrer.

Alors Steven s'en va, mais il ne croit pas encore que tout soit fini; et, triste, irrité contre la vie, il espère un meilleur lendemain, refuse d'accepter l'irréversible.



Marguerite n'est ni faible, ni timorée. Tant qu'elle a cru qu'il n'était pas blâmable d'épouser un Anglais, elle s'est abandonnée sans remords à son rêve; mais une fois convaincue que son amour est une erreur, décidée à le détruire, elle tient bon, malgré la violence de son chagrin.

Un vague soulagement domine néanmoins sa douleur lancinante; la lutte est achevée, le lien rompu sans retour possible. Mais quel gouffre elle aperçoit quand elle regarde en elle. Quel abîme d'ennui, quand elle compare les douceurs du passé au vide de l'avenir. Rien, rien, rien, il n'y aura plus rien, que des journées qui commenceront et finiront dans la peine. Rien, il n'y aura plus rien, puisqu'elle n'attendra plus le bonheur. Il fera soleil, il pleuvra, les mêmes regrets la poursuivront; elle ne sera plus aimée, ne voudra plus aimer. Elle croit à l'éternité des chagrins d'amour, elle

s' imagine continuant toujours sans but une vie brisée. Ah! que fera-t-elle de tous ces jours qui se succéderont, route obscure qu'il lui faudra bon gré mal gré parcourir, le désespoir écrasant ses épaules? Que n'est-elle vieille tout de suite, sereine, apaisée. Qu'on doit être heureux d'être sans désir terrestre, de cheminer sans ambition, à heures fixes; de n'avoir pas de vanité, de toujours porter le même chapeau démodé, la même collerette noire; d'entrer chaque jour dans les mêmes maisons, d'en ressortir aussi calme! Ah! se contenter de voir ses années se suivre et se ressembler, être résignée à ne vivre ici-bas que pour la vie future! Ne connaître que de petites joies puériles. Et Marguerite pleure de pitié sur elle-même; elle regorge de tant de sentiments violents et affamés.

Ses loisirs incessants laissent le champ libre à ses sombres imaginations. Avec ses amies, elle s'efforce pourtant d'être la même. Elle ne se confie pas, elle ne parle pas de son aventure. Elle ne veut étaler sa misère devant personne.

Qu'en pense Jacqueline Lanoue qu'elle rencontre plus souvent? Pas plus à elle qu'aux autres, Margue-

rite ne souffle mot. Jacqueline affirme toujours ne pas vouloir se marier, énumère vigoureusement ce qu'elle réprouve dans la vie conjugale, trouve odieux les tracas de sa mère et ce qu'elle appelle l'insouciance de son père. Elle proclame si haut l'égoïsme des hommes que Marguerite ne se sent pas inclinée à lui dire son chagrin.

Jacqueline l'a deviné, à vrai dire. Il lui est facile de le constater puisque son amie qui, auparavant, rencontrait Steven tous les jours, n'est plus jamais avec lui. Déjà toute la petite ville fait ses conjectures. Des histoires absurdes prennent corps, tranquillement, parce que personne ne sait rien, et que tout le monde veut avoir l'air d'être informé.

Pour démentir ces rumeurs, Jacqueline voudrait des renseignements précis. Mais elle est trop délicate pour aborder le sujet. Elle souffre de la muette douleur de son amie, bien que ce dénouement lui paraisse le meilleur. Elle n'aura pas ainsi à réprouver Marguerite, à la blâmer. Son attitude auprès de celle-ci se nuance d'une tendresse plus profonde. Pour la distraire, elle tente de l'intéresser aux livres qu'elle lit...

Elle lui refait sa profession de foi; la gloire des lettres l'attire, elle ne se mariera pas. Un jour tout le pays saura son nom. Des amitiés plus précieuses que l'amour seront son lot.

— J'aime ton frère Jean. Il me connaît, lui. Il m'appelle «Bas bleu,» discute avec moi et ne me fait jamais la cour. Il sait bien que je n'ai aucun désir de l'épouser, de demeurer à Sorel toute ma vie. Rester ici, être ensevelie vivante, en dehors du courant des idées, de tout, est-ce un destin? Moi, mon ambition, c'est de m'en aller.

Ou bien, elle dit:

— Ne trouves-tu pas Marguerite, que la vie intellectuelle est la plus exquise chose du monde? Moi, je voudrais tout lire, tout connaître. Lorsque je me querelle avec Jean, parce qu'il a le malheur de s'intéresser à Salavin de Georges Duhamel, et que nous avons une grande discussion, je ne peux pas être plus heureuse. Et l'avantage, c'est qu'on anesthésie ses chagrins, que l'on sait employer ses moments libres, que l'ennui n'a aucune prise... Marguerite, si jamais je semble fléchir et me pencher vers l'amour, rappelle-

moi mes opinions. Je ne veux pas changer d'idée, et maman prétend que je changerai...

— Nos parents prétendent toujours que nous changerons...

— A Montréal, continue Jacqueline, quand je suivais les cours de l'Université, le professeur m'a répété sur tous les tons que j'avais du talent. Tu verras, je finirai par réussir. Je cache tout ce que j'écris, jusqu'à ce que tout soit plus vivant.

Sa bonne humeur et son entrain stimulent Marguerite, mais celle-ci n'écrit pas, ne fait point de peinture, ni de musique; elle ne se reconnaît de talent particulier pour rien. Et durant ses longues journées vides sa peine se tord à loisir en son âme.

Elle a reçu de Steven des lettres suppliantes. Elle lui a répondu une fois, avec une fermeté sans pareille. Cet entêtement qu'on lui reproche depuis son enfance, enfin, il sert une juste cause.

Son chagrin le matin a moins de vigueur; au soleil elle se réjouit davantage de son acte de courage et se félicite de n'avoir plus à affliger sa pauvre maman. Elle a changé ses habitudes. Elle se lève tôt et se rend à une

messe basse, à la chapelle de l'hôpital. Avant sept heures, les rues sont désertes et fraîches, l'air embaumé par la rosée et la verdure. La chapelle, assombrie par les volets clos, est petite, dévotieuse. Marguerite se met en avant, pour ne voir personne, et elle se sent alors vraiment près de Dieu. Il lui semble qu'elle le prie mal, avec distraction, mais elle demande sincèrement le courage, offre son épreuve de tout son cœur. Lorsqu'elle sort, elle est réconfortée. Mais à mesure que le jour s'avance, sa souffrance revient et l'opprime. Un ennui lourd surgit ensuite avec la nuit; elle reste des heures ne pouvant rien faire, obsédée, désolée.

Un soir, elle enlève de sa table à écrire une grande photographie de Steven. Elle l'enfouit dans un tiroir, avec tous les instantanés qui les représentent tous deux, jeunes et gais. Elle pleure; elle a non seulement tué son amour, lui semble-t-il, mais sa raison de vivre.

Jean la surprend alors en larmes. Sur le seuil de la chambre, il hésite, puis s'approche:

— Allons, qu'y a-t-il, ma petite Margot?

— Oh! ma vieille peine, Steven. J'ai refusé de

l'épouser mais je suis si malheureuse que je voudrais mourir...

Il n'offre aucune consolation. Il vient s'asseoir près d'elle, l'entoure de ses bras, la laisse pleurer, appuyée sur lui. Dans le silence, leur amitié fraternelle se reconnaît soudain plus profonde, presque meilleure que l'amour, parce que ce sentiment muet et tranquille, rien ne pourra le changer.

Quand Marguerite est apaisée, Jean lui parle :

— Je ne disais rien, mais je n'aimais pas l'idée de ce mariage. Pendant la guerre, tu étais trop jeune, tu ne peux pas savoir, au moment de la conscription, quand il y a eu des différends entre Canadiens anglais et Canadiens français, Steven a cessé un temps d'être notre ami. Dans les discussions, il se séparait naturellement de nous, redevenait l'étranger. Plus tard, tout cela s'est oublié; mais la même situation peut se présenter de nouveau, d'autres événements surgir, et alors... Nous ne nous ressemblons pas, nos deux races s'opposent. Ton bonheur aurait été à la merci des conflits politiques, scolaires, que sais-je?

— Je sais. C'est pour cela que j'ai dit non, mais c'est dur.

— Tu guériras. Je t'aiderai. Viens avec moi, en auto. Il fait beau. La promenade te fera du bien.

Il descend avec elle, son bras sous le sien, l'aide à passer son manteau, l'embrasse doucement.

Tant que la voiture traverse la ville, Marguerite regarde devant elle. Elle a toujours peur d'apercevoir Steven. Jean accélère, ils vont à une grande vitesse. Lui aussi souffre de cette peine; en allant vite, ils laisseront peut-être la douleur derrière eux. Les phares illuminent les talus, les arbres qui luisent un moment. Le vent leur fouette le visage, parfumé de toutes ces odeurs qui sortent de la terre, le soir.

Longtemps ils dévorent l'espace, puis Marguerite demande à son frère d'aller lentement, et ils recommencent à parler. La nuit est toujours chaude, et la route déserte est apaisante. Jean cherche des consolations quand, tout à coup, il songe aux Dupré.

— As-tu des nouvelles de Louise?

— J'en ai eu ce matin. Elle part pour l'Europe en octobre.

— Pourquoi n'irais-tu pas avec elle?

— Je ne peux demander cela à père maintenant, je sais qu'il a des ennuis.

— Mais moi, mes affaires ont été bonnes cette année. Si j'arrangeais cela, tu partirais?

Elle se remet à pleurer, d'émotion, cette fois, remuée par tant de bonté et de tendresse.

— Si nous étions dans un désert, balbutie-t-elle, je ne tiendrais pas à m'en aller, Jean; mais je déteste qu'on me voie souffrir, qu'on sache que je suis triste, qu'on raconte des histoires sur moi...

— Je comprends bien, ma pauvre chérie. Mais tout passe, tu verras, les grands chagrins aussi.

Cette phrase insinue-t-elle que Jean, également, a connu des déceptions et que les plaies se sont cicatrisées? Mais Marguerite ne songe qu'à sa propre peine.

— Il me semble que je ne serai plus jamais gaie, que je n'aurai plus confiance en rien, que je n'aimerai jamais plus personne...

Dans la route libre, rien ne trouble le silence des maisons endormies au bord du chemin; les jardins em-

baument; la rivière, à leur droite, brille entre les arbres. Parce qu'elle a parlé de Steven, Marguerite le revoit, penché, aimant et tendre, et le souvenir des baisers qu'ils ont échangés se fait doux en elle comme un appel. Ah! cette nostalgie du bonheur que rien ne peut éteindre...

— C'est affreux la vie, Jean, parfois...

C'est une pitié, le pli d'amertume de sa jeune bouche.

— Tu partiras pour l'Europe, ce sera moins triste.

Partir, quel allègement à sa peine! Non, elle ne peut plus demeurer à Sorel. Comme dans toute petite ville, les épreuves deviennent la proie de tous. Avec sa douleur toute vive, Marguerite frémit à l'idée de cette publicité donnée à son sentiment; des racontars cruels ou bien intentionnés mais choquants. Elle ne peut se résigner non plus à revoir Steven à tout instant, à feindre l'indifférence, à le rencontrer chaque jour. Il a été la gaieté, l'imprévu, l'ultime intérêt de son existence qui lui semble désormais sans attrait. Jouer au bridge, prendre le thé, s'occuper une fois par

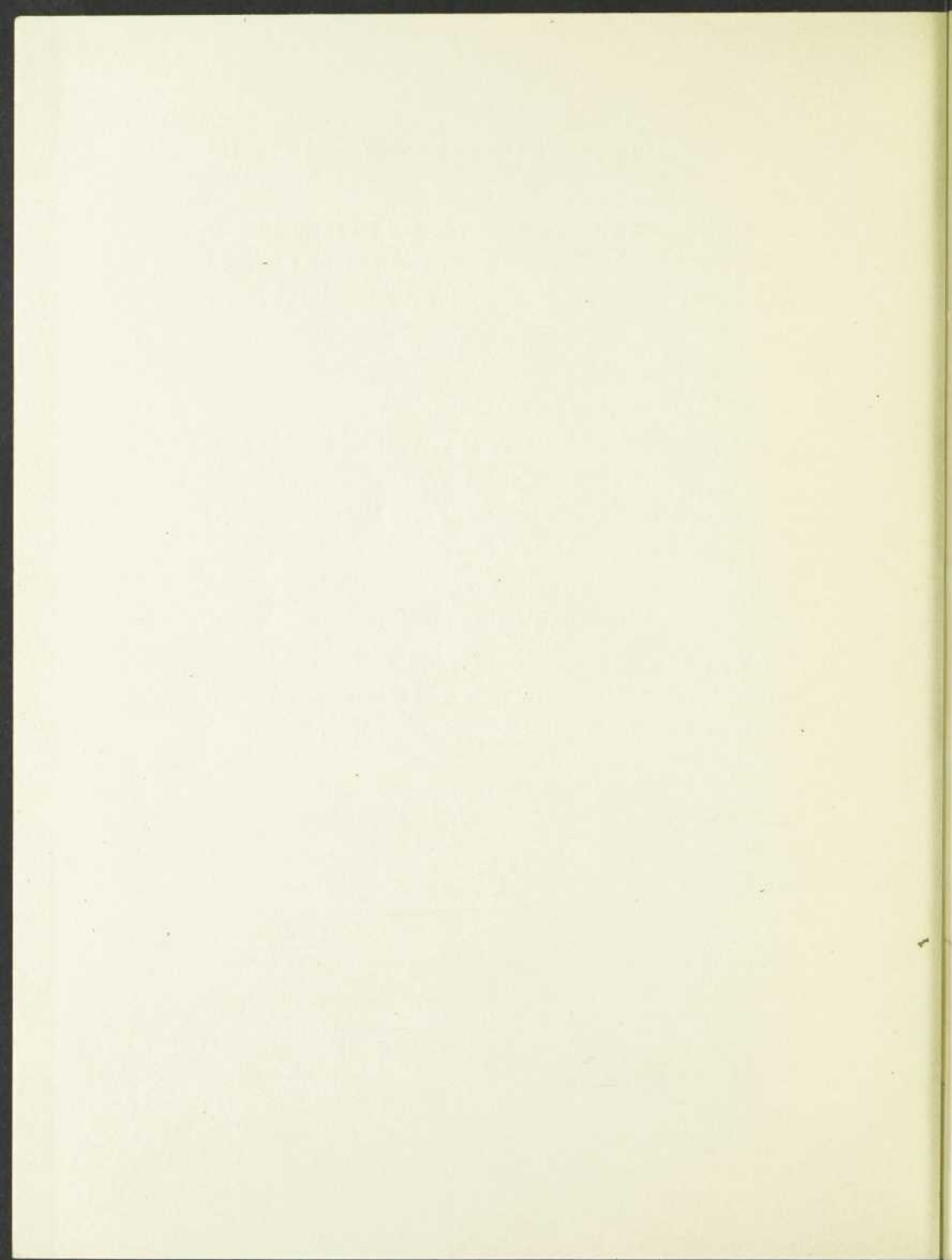
année du bazar, c'est donc tout ce qui lui reste à faire? Dans son imagination ses jours défilent de nouveau tous pareils, monotones, mesquins comme des jours de pluie.

Jean lui répète:

— Le voyage te fera du bien.

Le voyage!... L'auto va si vite; il lui semble tout à coup qu'elle rêve. Quand donc a-t-elle parlé du voyage comme d'un bonheur? Avec Steven, un soir; ils regardaient partir le bateau; elle avait au fond d'elle-même pensé au temps où, avec lui, elle s'embarquerait... Eh bien, elle s'embarquera, mais toute seule, sur un plus grand vaisseau, sur un véritable vaisseau fantôme, et elle ne sera plus elle-même qu'un petit fantôme, tant tout sera triste et désespéré.





A travers le voile gris sur le ciel, le soleil argenté diffuse de la blancheur; puis, au-dessus de la mer déserte, de grandes plaques de bleu s'élargissent entre les nuages maussades et les flots s'éclairent d'une lumière qui semble venue de leur profondeur. Un feu d'artifice blanc, neigeux, éclate au front des longues vagues glauques.

Marguerite regarde, insatiable et émerveillée. Sous un coup de vent plus brusque, l'embrun mouille parfois son visage et elle goûte le sel sur ses lèvres. Cet air salin l'enivre; émue, elle pense à la générosité de Jean, à sa sagesse. Elle ne peut nier l'œuvre apaisante du voyage.

Le soleil se dore; il coule sur elle plus chaud et elle s'étend, avec une espèce de béatitude physique, dans sa chaise longue. Le paquebot, comme un balancier, monte, descend; un moment, elle n'aperçoit que

le ciel et les nuages; la proue plonge et la mer diverse, splendide, chatoyante reparaît devant elle.

De l'autre côté de cette mer l'attend une existence nouvelle, dans les pays inconnus et magiques. Mais elle aime cette fausse somnolence du bord, que la pensée et le rêve peuplent et animent à leur gré. Son chagrin subsiste, vivace, au creux de son cœur douloureux. Parfois, il se dresse, tyrannique et violent. Mais le plus souvent, elle s'amuse à songer au passé. Elle éprouve une amère douceur à se souvenir de ses dix-huit ans tout frais, de son attente optimiste du bonheur, de ces matins lumineux qu'elle croyait chaque jour précurseurs de joies extraordinaires. Steven était survenu et l'enchantement de l'amour avait confirmé sa foi dans la vie. Elle revoit plus nettement que sa figure des derniers temps cette physionomie qu'il avait pour elle, quand elle ne l'aimait pas encore et que, lui, la choisissait parmi les autres. Que ces premières heures d'un sentiment qui ne se connaissait pas avait eu de charmes subtils. D'autres impressions pouvaient-elles surpasser cette suavité? Elle en rêve, les yeux

mi-clos, sur son livre qu'elle ne lit pas, devant la mer qui l'enchanter.

Ce voyage, c'est un bonheur.

— Mais plus pour Louise que pour moi, se dit-elle, en voyant apparaître à l'autre bout du pont son amie au bras d'un jeune homme. Ils ne se quittent presque pas depuis le départ. Ils forment joyeusement des projets pour le séjour à Paris. A peine s'ils se connaissent, mais les familles se conviennent, Madame Dupré ne désapprouve pas et l'intimité s'établit vite à bord.

A les voir passer et repasser et lui jeter une invitation à les suivre, Marguerite devine que ce ravissement des premiers pas que l'on fait à deux, ils le savourent secrètement. Sous l'invitation se cache leur désir de solitude. Et pour eux, sans doute, des propos légers se chargent de sens parce qu'ils se plaisent.

Des jeunes gens ont aussi tenté d'approcher Marguerite. Sans les repousser, elle reste si lointaine, si distraite qu'ils n'échangent avec elle que ces paroles polies, impuissantes à créer le moindre lien. Elle ne veut s'intéresser à personne. Elle tient compagnie à

Madame Dupré, qui la trouve sage et sérieuse, et en parle à Philippe dans ses lettres.

Que deviendra, que devient Steven? Elle souhaite qu'il soit à la fois heureux et malheureux; malheureux de l'avoir perdue, heureux de savoir qu'elle l'aime, l'aimera toujours, qu'il n'y aura pas d'amertume entre eux.

Mariée, est-on si heureuse, après tout? Ses sœurs, quand elles reviennent à Sorel, n'ont pas des visages rayonnants. Elles racontent, comme tout le monde, une série de petits et de gros ennuis. Leur bonheur est un peu prosaïque pour Marguerite. L'amour ne nous trompe-t-il pas? Steven et elle, à la longue, se seraient-ils habitués l'un à l'autre? En aurait-elle souffert?

Elle ouvre ce livre, que Philippe lui a donné et qu'elle n'a pas encore lu: «Je crois que je vous aime»; une idée naît dans son esprit. Elle tapote la couverture, se souvient de la phrase du jeune homme: «Je vous l'offre pour le titre». Le lui a-t-il donné en guise d'aveu? C'est ingénieux et doux. Pourquoi la scène lui revient-elle si nettement en mémoire, maintenant?

Pauvre charmant Philippe, pauvre Philippe plein

de pédanterie et de gentillesse, il a été parfait, quand elle l'a revu, au départ. L'adieu semblait singulièrement l'émouvoir. Elle le trouvait sans cesse près d'elle.

Une fois de plus, elle ferme le livre sans le lire. Elle se lève, se penche sur l'eau transparente et profonde, qui lui rappelle ces globes de cristal, dans lesquels on peut découvrir l'avenir, paraît-il. Elle songe à ce soir, à Québec, où Louise lui a dit: «Je voudrais bien savoir pourquoi nous vous avons connue cette année, pourquoi vous êtes venue chez nous...»

Québec a tué son grand amour! Mais, en compensation, il lui a valu ce voyage. Sans les Dupré, elle n'aurait pas eu l'idée de partir; sans Philippe, sans ses sermons sur le patriotisme, qu'aurait-elle fait? Québec a été l'occasion providentielle venue à point. Ainsi Louise a peut-être rencontré sur ce grand paquebot celui qui deviendra son compagnon de toujours.

Déjà, Marguerite a bien décidé qu'elle vieillira sans histoire auprès de son frère. Illogique, elle interroge quand même le globe de la mer, pour savoir ce que lui accordera demain. Mais les vagues restent

vides d'images. Sa figure trop éloignée ne s'y reflète même pas. Non, la mer mystérieuse n'est pas un cristal magique, elle ne révèle pas l'avenir.

*joie transi-
tion*

Autrement, Marguerite y verrait son cœur guérir, sa pensée changer peu à peu, comme son corps. Elle verrait un sentiment nouveau, fleurir sur les cendres de l'ancien, car ce qui semble actuellement précieux deviendra plus tard indifférent. Et la mer lui montrerait cette œuvre, bonne et cruelle à la fois, des années qui poussent si vite les unes sur les autres, diverses, mais toujours à peu près également semées de joies et de peines, d'épreuves et de bonheurs fugaces... La mer lui dévoilerait, parmi les années approchantes, des jours lumineux et d'une plénitude parfaite, mais aussi des jours sans clarté que, broyés, meurtris, désespérés, il faut quand même traverser. A cause de ceux-ci, il est préférable que le cristal magique n'existe pas. Comment supporter la vie, autrement?

La vie, Marguerite l'acceptera mieux qu'une autre; elle saura rire plus vite après avoir pleuré, oublier ses révoltes, ses désespoirs...

Mais elle a beau se pencher sur la mer étince-

lante; elle a beau, de ses yeux gris suppliants, sonder la masse liquide, se dire tout bas, comme en secret: «Mon Dieu, je veux savoir ce que je serai plus tard»; elle ne voit rien. Elle ne voit pas Philippe venir à sa rencontre, l'émouvoir d'un rêve d'infini. Elle ne voit pas, dans le miroir de l'eau transparente, son passage insensible d'une génération à l'autre, le resplendissement de sa beauté, puis, le visage fatigué de sa mère, imperceptiblement, se substituer au sien...

Elle ne voit rien. Mais le grand bateau noir continue son avance rapide dans cet avenir et sur cette mer mouvante.

FIN

Ottawa, 1932.





ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE

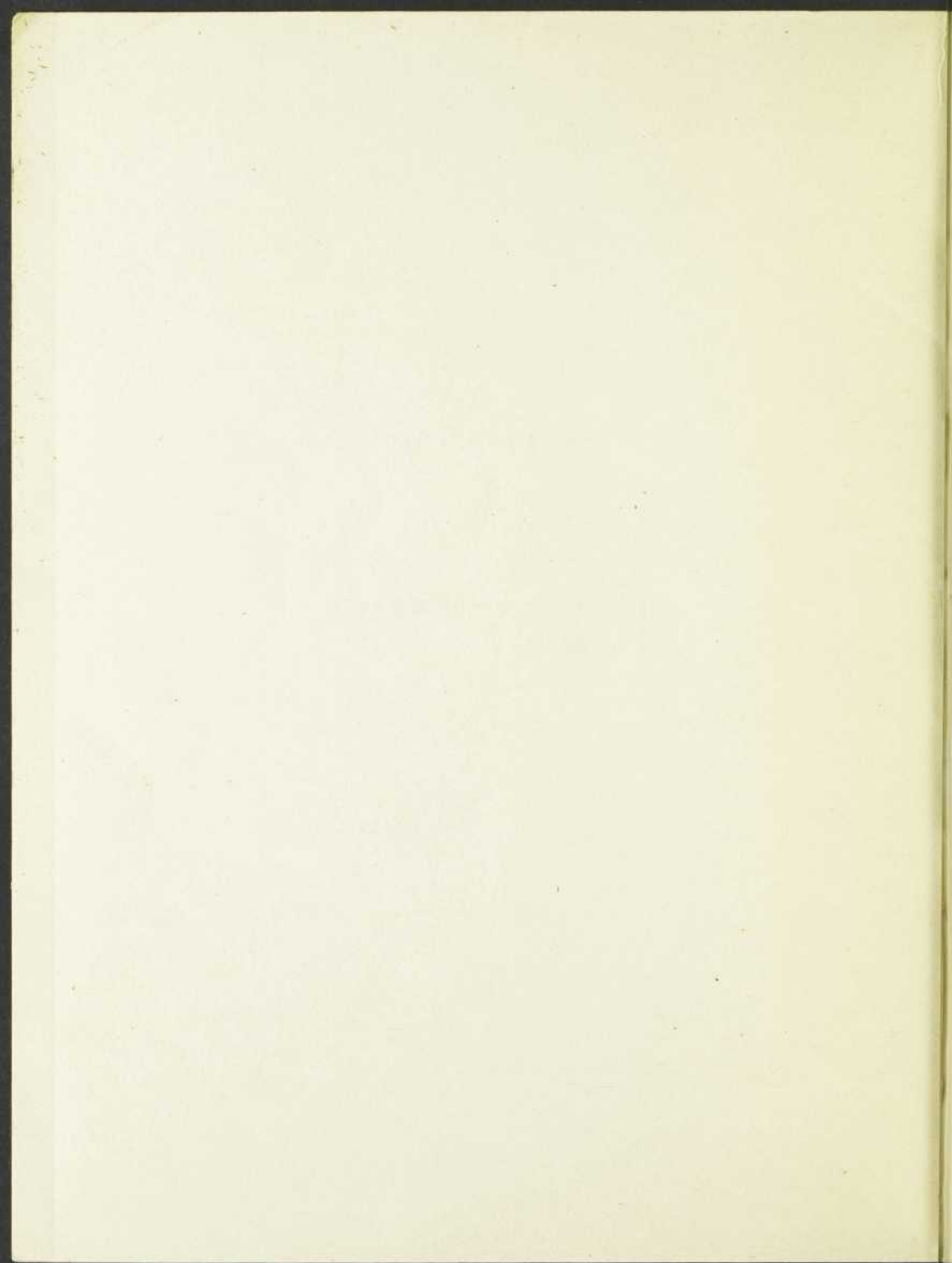
25 NOVEMBRE 1933

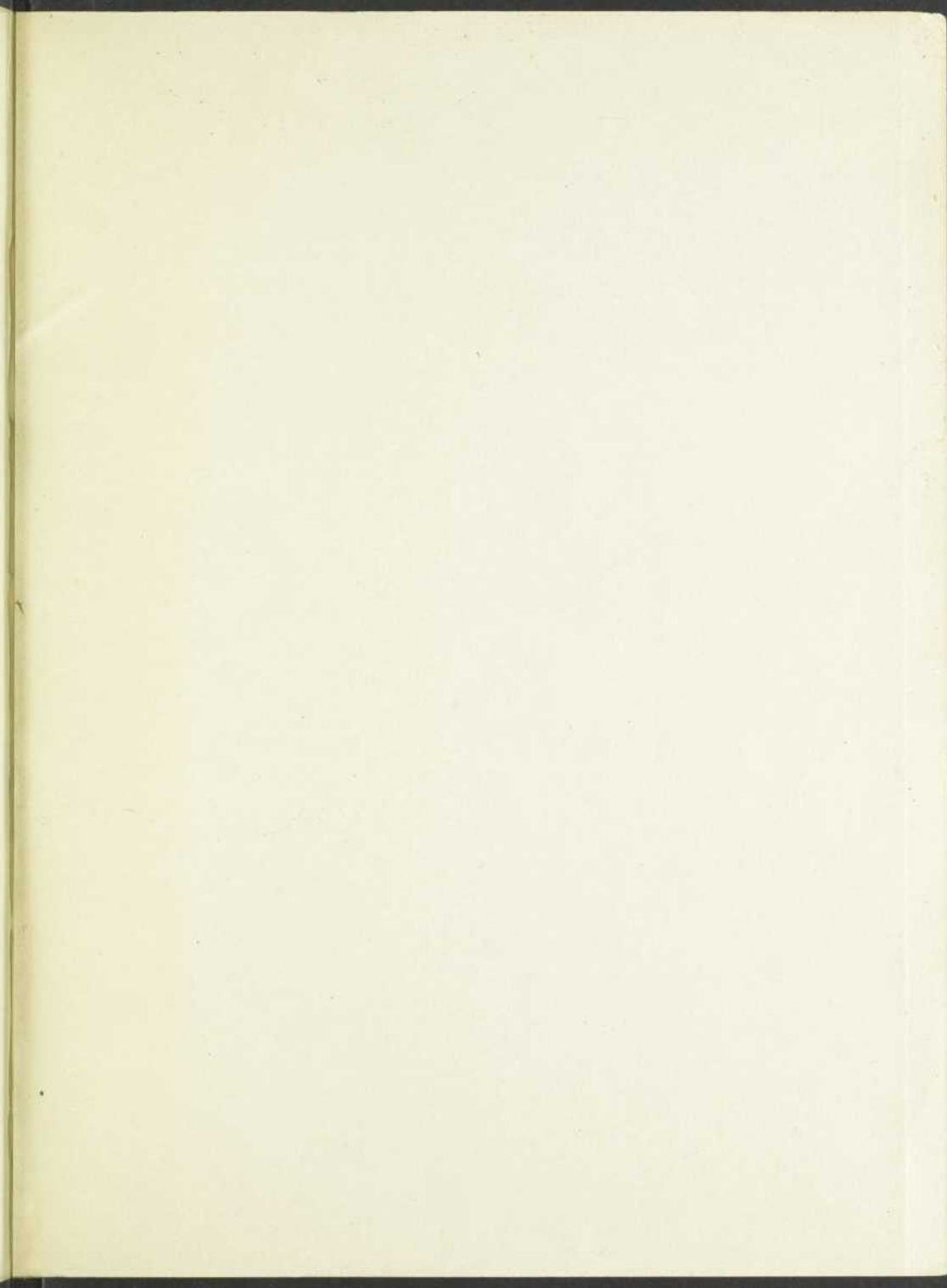
PAR

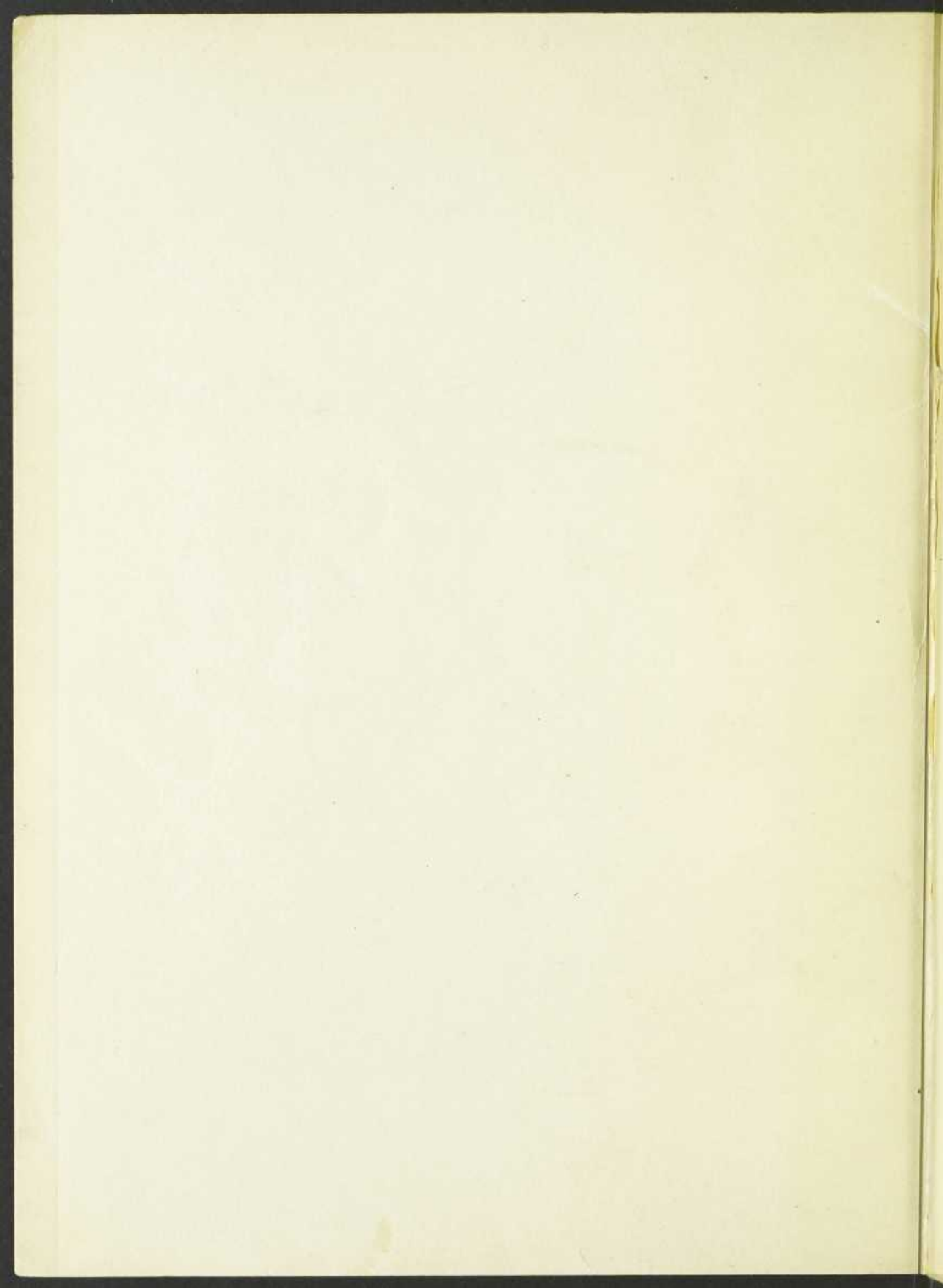
L'IMPRIMERIE POPULAIRE LTÉE

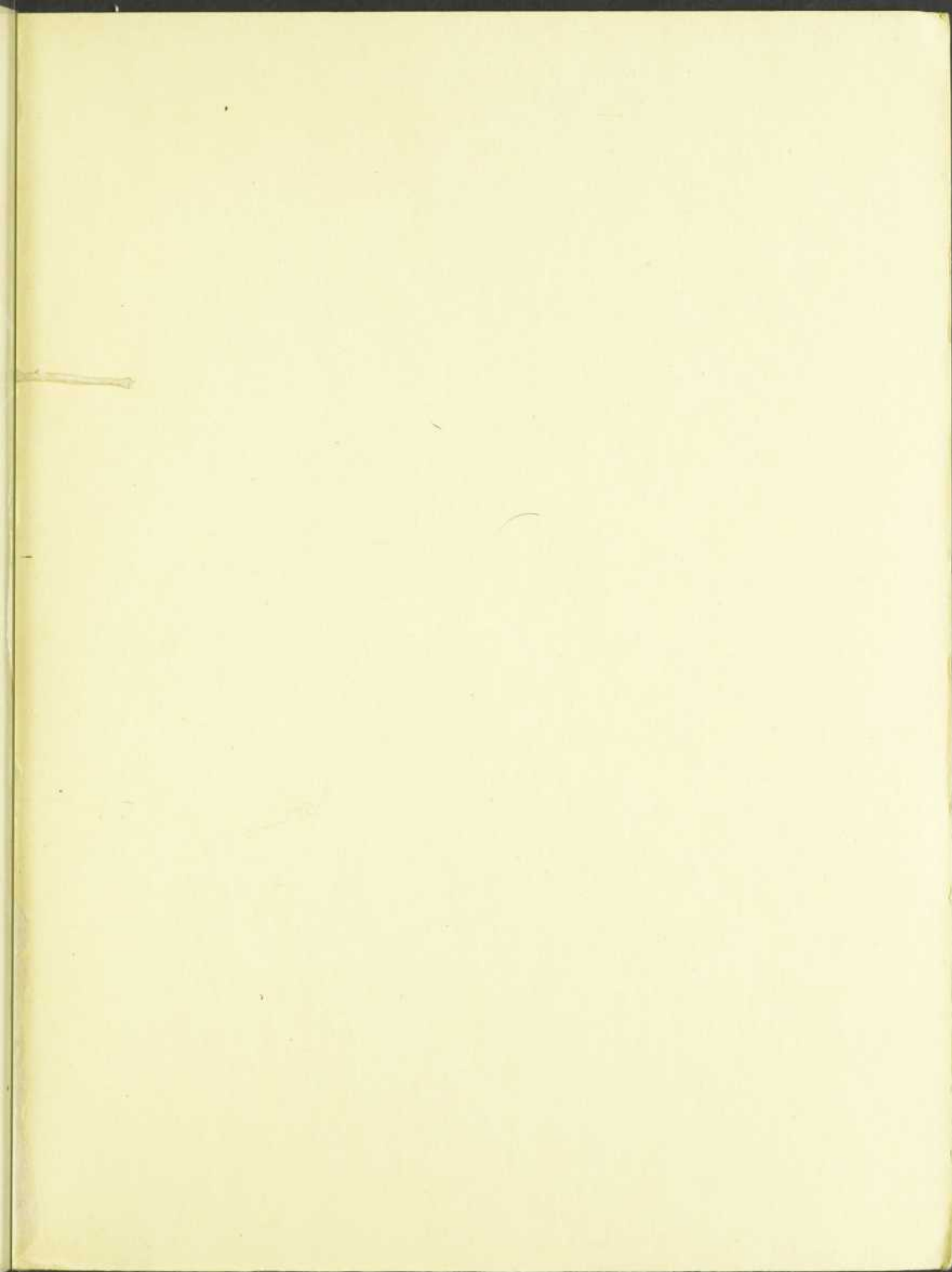
(Éditrice du *Devoir*)

MONTREAL









BNQ



000 428 940